



Carine Geerts a toujours été un rat de bibliothèque, amoureuse de la lecture. Au fil des années, sa propre création littéraire devint de plus en plus pressante mais elle n'osait s'y risquer. Elle voulait s'y donner d'un cœur léger et trouver le calme nécessaire dans sa vie personnelle pour se vouer à fond à l'écriture.

Depuis peu, elle est gagnée par ce virus. Écrire est devenu pour elle, un plaisir solitaire et elle s'y adonne à longueur de journée. Elle en a fait son passe-temps préféré, délaissant la télévision sans s'en rendre compte. Elle aime tellement cela, qu'elle n'a plus envie de ne plus le faire. Écrire est devenu pour Carine un dépassement d'elle-même ; c'est atteindre un objectif dans sa vie.

Carine Geerts

Damna

Roman

brumerge

ISBN : 978-2-917745-21-2

Dépôt légal: août 2010

carine.geerts@yahoo.fr

© 2010 Carine Geerts

La loi du 11mars 1957 n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article 41, d'une part, que les copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, toute représentation ou reproduction intégrale, ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayant cause, est illicite (alinéa 1^{er} de l'article 40). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

Aux lecteurs

Je spécifie que cette histoire est une pure fiction. Les turpitudes que vit mon héroïne est une recherche permanente de la femme qui est par nature incomprise et perçue, soit comme incarnation de la vertu, soit comme personnification du vice.

J'ai tenté dans ce roman de prouver la fausseté de l'une comme de l'autre incarnation. Le but étant qu'Alaïz puisse se sentir à son aise dans le jeu de funambule qu'elle se choisit.

Elle est femme de chair et de sang et façonne sa vie comme elle l'entend...

Remerciements

J'ai trouvé un soutien sans faille auprès de la communauté enthousiaste de mes amis, qui ont lu et fait de très précieux commentaires. Toute ma gratitude va vers eux.

Je tiens à remercier Isabelle et Pierre, pour leur aide précieuse dans la concrétisation finale de l'illustration de la couverture. Le résultat m'enchanté tout particulièrement.

Table des matières

Avant Propos – Hymne à Isis

Chapitre premier – Alaïz

Chapitre deuxième – Renaud

Chapitre troisième – Guillaume

Chapitre quatrième – L'inconnu aux serpents

Chapitre cinquième – La fuite

Chapitre sixième – Quéribus

Chapitre septième – La messe ophiolâtre

Chapitre huitième – L'emprisonnement

Chapitre neuvième – La néophyte

Chapitre dixième – La soumission

Chapitre onzième – L'initiation

Avant Propos

Hymne à Isis

*Parce que je suis la première et la dernière
Je suis la vénérée et la méprisée
Je suis la prostituée et la sainte
Je suis l'épouse et la vierge
Je suis la mère et la fille
Je suis les bras de ma mère
Je suis la stérile et mes enfants sont
innombrables
Je suis la bien mariée et la célibataire
Je suis celle qui donne le jour et celle qui
n'a jamais procréé
Je suis la consolation des douleurs de
l'enfantement
Je suis l'épouse et l'époux
Je suis la mère de mon père
Je suis la sœur de mon mari
Et il est mon fils rejeté
Respectez-moi toujours
Car je suis la scandaleuse et la magnifique*

*Hymne à Isis, III siècle après Jésus-Christ
Parchemin découvert à Nag-Hammadi - Egypte*

Chapitre 1 : Alaïz

– Quel bonheur, il fait beau !

Alaïz de Foix s'étire entre les draps comme une jeune biche. Pour ses fiançailles, le soleil tente d'offrir un heureux présage.

Avec vivacité, la jeune fille saute sur le sol et frissonne. Malgré les rayons du soleil, la journée est encore froide pour la saison.

Alaïz enfle des petites mules à ses pieds et passe un châle sur sa chemise de nuit.

Elle s'élance vers l'escalier, et descend aux cuisines où sa mère se trouve.

– Tiens ma Douce, voilà ton chocolat chaud et après tu monteras vite te faire belle. Je viendrais te coiffer et te lacer. Il faut que tu sois prête dans une heure. Le Comte de Châtillon envoie une calèche nous chercher toutes les deux à dix heures. C'est lui qui a voulu organiser la réception pour vos fiançailles.

Le futur mariage d'Alaïz était l'œuvre de sa mère. En mourant, le Comte de Foix avait laissé son épouse et sa fille criblées de dettes, et dans un dénouement total.

La splendeur des Comtes de Foix était révolue, mais malgré cela la jeune Alaïz était trop jolie pour passer inaperçue.

Un riche voisin Renaud de Châtillon avait remarqué son charme et en était tombé amoureux.

En homme pratique, il se disait qu'il ne serait pas mauvais de se choisir une femme pauvre, certes mais qui l'allierait à une famille remontant aux croisades.

Bref, Renaud de Châtillon recherchait la seule chose qui lui manquait : un peu de sang bleu.

Renaud qui connaissait la veuve du Comte de Foix lui avait ouvert son cœur.

La mère d'Alaïz avait organisé une coalition, et après avoir un peu hésité, Alaïz avait fini par donner son accord, sans trop d'enthousiasme.

Elle avait reçu aussitôt une corbeille avec des châles, des éventails et un magnifique collier de diamants. La jeune fille qui n'avait jamais rien vu d'aussi beau, applaudit des deux mains et trouva, somme toute, que le mariage était une aventure fort amusante.

C'est ainsi qu'Alaïz se trouvait sur le point de partir pour se fiancer à Renaud de Châtillon.

Un bel homme d'une quarantaine d'années dont elle ignorait jusqu'à l'existence le mois précédent.

– Dépêche-toi ma Douce. Je te rejoins là-haut ! dit sa mère.

Une superbe calèche tirée par deux chevaux noirs était arrivée à l'heure prévue. Alaïz et sa mère y avait pris place.

– Tu es la plus belle, ma Douce, murmurait sa mère avec admiration tout le long du chemin, en observant la transformation de sa fille. La chrysalide était devenue papillon.

– Vous aurez en moi, Mademoiselle de Foix, le plus tendre des fiancés et dans peu de temps, j'ose

l'espérer le plus obéissant des maris soumis à votre beauté, murmure Renaud, saisissant les doigts tremblants d'Alaïz sur lesquels ils déposent un léger baiser.

La jeune fille rougit violemment. La tête lui tourne.

Renaud attire sa jeune fiancée à l'écart des invités, dans une petite pièce où un feu fait régner une chaude ambiance.

— Vous serez la reine de ce Château, reprend Renaud en gardant le poignet de la jeune fille entre ses doigts.

Alaïz découvre avec un étonnement ravi que son fiancé ne manque pas de charme. Assez grand, corpulent, Renaud porte l'habit avec distinction. Son visage est aimable et ses yeux sont intelligents. Il possède l'assurance d'un homme qui a réussi dans la vie.

Depuis le matin, il multipliait les prévenances à l'égard de sa fiancée, ébloui par sa beauté, autant que par sa noblesse.

Alaïz en est étourdie et troublée. Un émoi inconnu envahit tout son corps. Elle n'a jamais senti un aussi merveilleux engourdissement.

C'est pour elle, agréable et paniquant car elle pressent des mystères qui l'inquiètent.

Le regard de l'homme brille. Il plonge hardiment dans les admirables yeux verts qu'Alaïz lève vers lui en toute innocence.

Avec une terrible lenteur, Renaud de Châtillon abaisse son visage vers celui de la jeune fille, tout en lui entourant doucement la taille de ses mains caressantes.

Alaïz se tend vers lui, comprenant que quelque chose d'extraordinaire va se produire.

Les lèvres de Renaud effleurent d'abord la jolie bouche rose, fermée comme un fruit. Leurs souffles se mêlent.

Alaïz se laisse faire, un peu maladroite, s'émerveillant du changement physique qu'elle ressent chez son fiancé.

Renaud entrouvre doucement le fruit qui s'offre à lui avec une ardeur laissant au mari un heureux avenir.

Alaïz n'esquisse aucun geste de défense et rend ce premier baiser, profond et chaud de volupté.

Elle halète légèrement, tendue vers un plaisir nouveau.

– Comment ais-je pu vivre en ignorant tout cela, se répète Alaïz en abandonnant sa tête sur la forte épaule de Renaud.

Il se saisit d'elle, la soulève de terre, et la dépose sur une méridienne.

– Vous êtes si jolie Alaïz ! Je n'ai jamais rencontré un être aimant la vie avec une telle ardeur, murmure Renaud, profondément troublé par sa belle fiancée.

Il passe ses doigts dans les lumineuses boucles rousses répandues sur le dossier.

Alaïz, tout sourire, met ses bras autour du cou de Renaud pour l'attirer de nouveau à elle avec une candeur ingénue. Renaud est pâle d'émotion.

Soudain, on frappe quelques coups discrets à la porte et la voix de la Comtesse de Foix dit en riant :

– Mon cher Renaud, vos invités s'impatientent. Ils réclament la fiancée.

Renaud se redresse vivement. Il saisit Alaïz par la taille et la remet debout.

– Vous m’avez fait perdre la tête, petite Comtesse. Je croyais que seules les filles du peuple aimaient l’Amour et que toutes les aristocrates étaient des mijaurées au sang bleu, mais glacé. Foi de Renaud, quand vous serez dans mon lit, je vous ferai demander grâce, chuchote-t-il.

Alaïz sourit, heureuse et met un doigt sur ses lèvres en désignant la porte derrière laquelle attend sa mère.

– Mademoiselle de Foix, je suis votre serviteur, dit Renaud, en s’inclinant devant Alaïz... et la porte se referme sur lui.

– Maman, est-ce donc cela l’Amour ? Cette faiblesse de tout mon être. Cette chaleur, ce désir de bras forts autour de moi. Maman, que ressent-on ?

– Trois fois rien ! Non, rien du tout ! Ou plutôt si, un ennui à périr, dit la Comtesse de Foix en rajustant le laçage du corselet de sa fille.

La jeune fille se retourne, troublée.

– Que voulez-vous dire ? demande Alaïz soudainement inquiète.

– Rien ma chérie, n’aie aucune crainte ! Tu as tourné la tête au Comte de Châtillon. C’est très bien. Allons prendre congé de ton fiancé et de ses invités. Il faut rentrer avant la nuit.

Un très léger brouillard se lève dans la forêt. La calèche des Châtillon va bon train.

Soudain, un craquement retentit dans les fourrés bordant le chemin.

Le cocher retient les chevaux et aperçoit un énorme loup devant l'attelage.

C'est un vieux solitaire qui se croit forcé et qui se jette sur le cheval de droite.

– Ho ! hurle le cocher en faisant claquer son fouet pour effrayer le loup.

Il est trop tard, la malheureuse bête est mordue au garrot et elle hennit de douleur.

Alaïz et sa mère, quelque peu bousculées par le choc et l'arrêt brusque des bêtes, se penchent à la portière pour suivre les événements avec une certaine inquiétude.

Le vieux solitaire paraît calmé et se désintéresse de la situation qu'il a créée en partant à fond de train sur le chemin.

– Je vais l'effrayer, Mesdames, crie le cocher en allumant une torche.

– Hia ! hurle-t-il, pourchassant le loup.

Le loup exaspéré, se retourne, reprend son élan, et se jette de toutes ses forces sur l'homme qu'il mord férocement au bras.

– Au secours ! Le pauvre homme ! hurlent Alaïz et sa mère, qui assistent impuissantes et horrifiées à l'abominable scène.

– N'ayez crainte Mesdames, tenez bon ! crie soudain une voix masculine dans la forêt.

Alaïz se penche pour regarder d'où vient ce sauveur inespéré. Un cavalier aux habits noirs, jaillit des bois.

Il détourne l'attention du loup, et arme son fusil tout en galopant.

– Abritez-vous Mesdames !

Alaïz et sa mère s'aplatissent sur les coussins. Un coup sec résonne.

Les femmes relèvent la tête.

– Ne bougez pas ! Il n'est que blessé ! crie encore le cavalier en revenant au galop.

Le loup saigne au flanc.

Le cavalier approche de la bête. Il épaulé. L'animal bondit avec une vivacité déconcertante sur le cheval.

Désarçonné, le cavalier tombe sans pour autant lâcher son fusil.

Les deux femmes poussent un cri d'effroi. Le loup sanguinolent fonce sur l'homme à terre.

Avec un calme incroyable, l'homme épaulé. Il attend que la bête se rapproche et vise l'œil.

Le loup frappé en pleine course bondit en l'air et retombe sur le sol.

Un silence oppressant s'abat sur la forêt.

Avec sa vivacité coutumière, Alaïz jaillit hors de la calèche.

– Oh ! Merci Monsieur, vous nous avez sauvées la vie !

– Et au péril de la vôtre Monsieur, ajoute sa mère en les rejoignant.

Le cavalier s'incline et sourit.

– Il ne sera pas dit qu'un gentilhomme aura laissé deux jolies femmes en danger. Guillaume de Peyreperouse pour vous servir.

Alaïz fascinée, dévore l'inconnu du regard. Il est vêtu avec beaucoup d'élégance, mais ce qui la subjugué plus que tout, c'est son visage, d'une beauté

satanique, les sourcils arqués, les yeux noirs, le profil arrogant, les pommettes hautes, la bouche sensuelle et les cheveux noirs de jais.

Il incarne à ses yeux, la beauté classique qui suscite l'idée du bien et du mal, au point qu'Alaïz en est troublée.

La nuit tombe doucement.

Les yeux de l'homme brillent. Alaïz frissonne sous le regard hardi.

– Prenez garde Monsieur, cette jeune fille est une charmante innocente que je viens de fiancer. Il ne faut pas l'effaroucher ! dit la Comtesse de Foix.

Alaïz étonnée du ton agressif de sa mère, la regarde. Les yeux bruns de la Comtesse de Foix brillent en regardant le cavalier.

L'homme jette un coup d'œil amusé aux deux femmes.

– Monsieur, nous feriez-vous l'honneur d'accepter notre invitation à nous accompagner dans notre demeure, dit la mère d'Alaïz en souriant avec coquetterie.

– Soyez remerciée Madame, pour une aussi aimable invitation que je ne pourrais refuser à de si beaux yeux, et un sourire enjôleur, mais il me faut aussi rentrer.

Le cavalier noir tend ses mains vers les deux femmes pour les ramener à la calèche.

Avec grâce, il les aide à remonter, ensuite il bondit avec légèreté sur son cheval.

– Adieu Mesdames, crie-t-il en s'inclinant sur l'encolure de son cheval qu'il fait passer devant la calèche.

Alaïz sent le regard de braise de l'inconnu glisser sur elle comme une caresse. Elle y lit une sorte de promesse...

Chapitre 2 : Renaud

– Monsieur, attendez ! s’écrie la Comtesse de Foix. Nous ne pouvons repartir ainsi. Notre cocher est blessé, et il nous manque un cheval pour tirer la calèche.

Le cavalier regarde les deux femmes. Alaïz a une lueur amusée dans les yeux.

Il descend de sa monture, l’attelle à la calèche et monte à la place du cocher.

Un instant plus tard, la voiture s’ébranle en grinçant et se dirige vers le Manoir des Comtes de Foix.

Avec un soupir, la mère d’Alaïz s’adosse aux coussins et ferme les yeux.

La jeune fille en profite pour décocher à l’étrange cavalier un long regard admiratif.

– Allons Alaïz ! Un peu de tenue ! Cesse de regarder cet homme, dit sa mère d’un air faussement enjoué, en tapotant la main de sa fille.

Celle-ci sursaute. La jeune fille a réellement perdu la notion du temps.

Soudain, des graviers crissent sous les pas des chevaux. La calèche entre dans la cour du Manoir des Comtes de Foix.

Guillaume saute vivement au bas de son siège, et déplie le marchepied.

Alaïz secoue ses boucles rousses, et s’appuie sur le bras galamment tendu du bel inconnu.

– Merci Monsieur, dit la jeune fille en souriant.

– Permettez-moi de vous porter, Mademoiselle. Il y a une flaque de boue devant les marches du perron, dit le cavalier noir.

Tiens, il m'enlève dans ses bras comme Renaud. Ça doit être une manie chez les hommes, pense Alaïz en se laissant glisser contre le cavalier.

Elle passe les mains autour du cou de l'homme, sans comprendre très bien pourquoi elle éprouve une certaine émotion.

Elle laisse aller sa tête sur l'épaule ferme, et sent frémir le cavalier à son contact.

Il serre la fine taille plus fort qu'il est nécessaire. Alaïz lève vers lui son regard vert d'une innocence à faire damner tous les bienheureux du Paradis.

Elle commence à comprendre vaguement le pouvoir troublant de ses yeux envoûtants sur les hommes, et elle aiguise ses griffes comme une petite chatte ronronnante.

Alaïz toute alanguie, penche sa joue vers les lèvres du cavalier noir.

Celui-ci profite de l'obscurité pour abaisser vivement son visage, et effleurer la bouche rose qu'Alaïz ne lui refuse pas.

– Pourrais-je venir m'enquérir de vos nouvelles Mademoiselle ? demande-t-il en la déposant à regret sur la dernière marche du perron.

– Mais bien sûr Monsieur. Venez quand vous le désirez... bien que je me marie dans une semaine, dit Alaïz.

– Ah ! répond Guillaume complètement désarçonné. Vous vous mariez.

La Comtesse de Foix qui était restée dans la calèche, s'approche de Guillaume, et lui demande d'une voix enjôleuse :

– Restez donc à dîner ce soir. Vous coucherez au Manoir. Il est trop tard pour repartir.

Les yeux de l'homme brillent, mais il répond à regret :

– Il le faut pourtant à ma grande tristesse. Votre serviteur, Madame, Mademoiselle, dit-il en s'inclinant devant les deux femmes.

Il saute en selle, et éperonne son cheval.

Il est vraiment charmant, pense Alaïz en saisissant un chandelier pour monter l'escalier qui conduit à sa chambre.

Elle dépose son manteau sur le gros édredon de plume, et se dirige vers le miroir. S'y regarde attentivement. Jamais ses yeux n'ont autant brillé. Elle sourit à son reflet.

Elle embrasse sa propre bouche avec un soupir amoureux et rougit en pensant au cavalier noir.

« Ma Tendre... ma Douce... je brûle pour toi, murmure Renaud, la voix tremblante de passion. Alaïz s'offre, conquise, amoureuse, consentante, palpitante aux caresses de son fiancé. Elle gémit doucement de plaisir.

Renaud se penche sur elle pour l'embrasser, mais son visage se déforme, et ressemble brusquement à celui du cavalier noir.

Celui-ci la saisit dans ses bras, et la dépose sur un grand lit tout blanc. Leurs lèvres se frôlent. Alaïz se laisse faire, tendue vers un plaisir secret qui monte dans tout son corps alanguie. »

Elle se retourne dans son sommeil, et se réveille.
D'un geste rageur, elle repousse l'édredon, et s'assit
au bord du lit, hagarde.

– Un rêve ! Ce n'était qu'un rêve ! se dit-elle.

– Bonjour ma Douce. As-tu mal dormi ? s'enquit
maternellement sa mère en regardant les traits tirés
d'Alaïz.

– Oh ! Ce n'est rien, j'ai fait un... cauchemar,
murmure Alaïz, ne sachant trop de quel terme quali-
fier ce genre de rêve.

– Ah ! Ma Colombe, c'est le mariage qui t'in-
quiète. C'est bien normal toutes les jeunes filles sont
ainsi.

Alaïz décoche un regard étonné à sa mère, mais
celle-ci désireuse d'éluder cette conversation, lui dit :

– J'oubliais ! Ton fiancé à demandé à la coutu-
rière de passer prendre les mesures pour confectionner
ta robe de mariée.

Tôt le matin, la couturière est venue et elle tour-
noie comme une guêpe autour d'Alaïz étourdie.

Pendant que la jeune fille suffoque dans un cor-
set serré à mourir, la couturière pique des épingles
dans la soie de sa robe.

Au milieu de cette ruche tourbillonnante, Renaud
arrive :

– Alaïz... Mademoiselle de Foix... Où est ma
fiancée, crie-t-il à la mère d'Alaïz.

– Là-haut. Elle est à ses essayages.

– Alaïz ! crie à nouveau Renaud oubliant tout
sens des convenances.

Il enfonce littéralement la porte de la chambre de
sa fiancée.

– Que se passe-t-il donc ? interroge Alaïz en ramenant pudiquement ses deux mains pour cacher ses seins découverts par l’essayage.

– Oh ! Pardon... pardonnez-moi ! s’écrie Renaud.

Il regarde la jeune fille. Ses seins sont dévoilés par le corsage ouvert.

– Si vos essayages sont terminés, dit-il à la couturière. Vous pouvez aller vous reposer.

– Oui Monsieur de Châtillon. Tout est prêt pour demain, répond la couturière, en se retirant à reculons.

Renaud s’approche d’Alaïz et la prend dans ses bras. Ses lèvres remontent dans le cou de la jeune fille, s’affolent derrière l’oreille.

Alaïz gémit doucement sous la brûlure des baisers. Elle n’a plus aucune volonté et se laisse aller à cette merveilleuse sensation de chaleur qui irradie dans tout son corps.

Renaud perçoit l’alanguissement de sa fiancée. Il sent une grande excitation monter en lui.

– Alaïz, ma Mie... Je ne peux plus attendre.

Il saisit la jeune fille dans ses bras, et la porte avec un grondement sur le lit.

Elle se tend vers lui, amoureuse, consentante. Il se baisse pour s’allonger sur elle.

– Ah ! Mais non Monsieur de Châtillon. Il faut respecter les convenances ! C’est seulement demain que vous l’aurez toute à vous, s’écrie la mère d’Alaïz en pénétrant dans la pièce.

– Oui Madame, pardonnez-moi. C’est que, voyez-vous, plaide Renaud, en se relevant honteux.

– Oui ! Oui ! Je connais la vie, Monsieur de Châtillon, et vous êtes tout excusé. Mais demain, c’est

demain. Et toi Alaïz, mets un châle. Tu vas attraper froid, déclare la Comtesse de Foix avec l'autorité d'une duègne.

– Bon ! Je m'en vais, dit Renaud. Je vous enverrai demain une calèche qui vous emmènera à l'église pour la bénédiction. Alors, à demain !

– Merci Renaud. Merci pour tout. A demain, crie Alaïz, en envoyant un baiser à son fiancé qui disparaît dans l'escalier.

– J'ai l'idée que tu lui as tourné la tête et les sangs, vilaine coquine ! dit sa mère en s'adressant à Alaïz.

– Oh oui ! soupire la jeune fille. Je vois qu'en fait c'est très facile de tourner la tête aux hommes ? Ils disent et font tous la même chose, et c'est très agréable.

– Que... que veux-tu dire ? bégaye sa mère.

– Oh ! Rien... mais je crois que... je vais beaucoup aimer la vie avec un homme.

– Ah ! Bon... bien, soupire sa mère, que cette réponse ne satisfait qu'à moitié.

– Vive la mariée !

– Vive Monsieur le Comte !

Alaïz salue gaiement les paysans amassés sur le passage des calèches.

– Je voudrais me marier tous les jours, pense Alaïz. Ravie que son mariage soit l'événement de l'année à Foix.

Elle tourne les yeux vers la calèche de Renaud.

– Cette nuit... enfin. Je vais connaître le grand mystère. Cette nuit, je serai dans un lit avec Renaud.

– Vive la mariée !

– Vive Monsieur le Comte !

Les deux calèches font le tour de la place. Les cris redoublent.

Alaïz aperçoit Renaud qui saute au bas de sa calèche. Il entre à grandes enjambées dans l'église, suivi de la Comtesse de Foix et d'Alaïz.

Alaïz, les yeux baissés, avance vers l'autel, accompagnée d'un murmure flatteur.

– Ma Douce ! hoquète sa mère, le visage inondé de larmes de bonheur, en se précipitant pour aider Alaïz à prendre place à côté de Renaud.

La jeune fille sent sur elle le coup d'œil admiratif et chaud de son fiancé.

Elle est tellement exquise dans sa robe de mariée. Alaïz lève les yeux vers lui. Il est réellement magnifique, lui aussi, dans son habit foncé.

Elle lui sourit et se laisse prendre la main pour s'asseoir à ses côtés.

Toute à l'arrangement de sa robe, elle sent soudain que Renaud la prend par le coude pour la faire lever.

L'assemblée les imite dans un grincement de chaises.

Les cloches sonnent et le curé fait son entrée. Il s'avance cérémonieusement jusqu'à l'autel où l'attendent les futurs époux.

Le curé toussote pour s'éclaircir la voix :

« Nous allons célébrer le mariage de Mademoiselle Alaïz de Foix avec le Comte Renaud de Châtillon. »

Nous vous annonçons donc la résolution qu'ils ont prise de s'unir par les liens sacrés du mariage.

Nous vous commandons à tous, sous peine d'excommunication de déclarer maintenant si vous avez connaissance de quelque empêchement en vertu duquel ce mariage ne puisse être légitimement célébré »

Le curé laisse errer son regard sur l'assistance. Un silence religieux flotte dans l'église.

Il s'approche des futurs époux avec les anneaux et leur fait signe de s'agenouiller.

Renaud saisit la main d'Alaïz, qu'elle lui abandonne pour la vie.

– Puisqu'il n'y a plus rien qui empêche de procéder à la célébration de ce mariage, reprend le curé avec un geste pour bénir l'hymen.

– Si ! Arrêtez ! tonne une voix masculine.

Tous les invités se retournent pétrifiés.

Toute l'assistance regarde bouche-bée l'homme qui vient de pénétrer résolument dans l'église.

Renaud serre le bras de sa fiancée.

Alaïz est changée en statue. Tout son être est tendu dans le fond de l'église pour découvrir qui vient interrompre la cérémonie.

– De quel droit venez-vous troubler le saint office ? s'exclame le curé

– Du droit Monsieur... que c'est mon droit, reprend la même voix orgueilleuse.

– Eh bien ! Approchez et dites ce que vous savez, dit le curé.

L'inconnu se détache et avance d'un pas martial, tricorne sous le bras, ses bottes résonnent sur les dalles.

Chacun retient sa respiration.

Alaïz pousse un gémissement. Le soleil vient de frapper l'homme en pleine figure. C'est le cavalier noir : Guillaume de Peyrepertuse. Les prunelles sombres transpercent la jeune fille.

Elle veut parler, crier, appeler. Elle chancelle sous le regard étincelant de l'étranger, et bat l'air comme une poupée désarticulée.

La nef tournoie à une vitesse folle autour d'elle. Renaud tend le bras pour la retenir. Guillaume a déjà bondi. Il repousse sans ménagement le malheureux fiancé, et saisit Alaïz inconsciente qu'il dépose doucement sur une chaise basse.

– Ah ! Ça de qui se moque-t-on ici ? s'écrie Renaud, au comble de la fureur, en se jetant sur Guillaume.

Celui-ci le repousse, et le pauvre fiancé roule à terre où il reste tout étourdi.

– Seigneur ! Ils se battent, crient les invités.

– Pas ici ! Pas ici ! Allez dehors ! Respectez la maison de D.ieu, crie le curé.

Guillaume arrache Alaïz de sa chaise, et la lance sur son épaule comme un ballot.

Alors qu'elle reprend conscience, il franchit le portail de l'église en éclatant de rire, tandis qu'elle tambourine le dos de son ravisseur, tout en essayant de lui arracher les cheveux. Guillaume ne prête pas la moindre attention à ses véhémentes protestations.

– Holà Monsieur ! Qui m'enlevez ma fiancée. Retournez-vous si vous êtes un homme.

Guillaume bondit, piqué dans le dos par la pointe d'une épée que Renaud lui applique entre les omoplates.

Tous les invités envahissent le porche de l'église pour assister au spectacle qui ne manque pas de piquant.

Guillaume jette dans l'herbe sa veste et dégaine son épée très tranquillement.

Renaud par contre semble très nerveux. Il s'agite en faisant de grands gestes.

Les lames brillent au soleil.

En face de cet adversaire peu dangereux, Guillaume hausse les épaules, et d'une vigoureuse flanconade fait négligemment sauter l'épée de Renaud à ses pieds.

– Voilà Monsieur ! Votre honneur est sauf, dit-il en se détournant pour rengainer sa lame.

Tout le monde respire.

Guillaume se baisse pour récupérer tranquillement sa veste.

Renaud comme un possédé court rechercher son épée.

– Ah ! Retournez-vous Monsieur, et battez-vous ? tonitruait-il en le piquant au bras.

– Cette fois-ci Monsieur, je vais vous donner une bonne leçon, s'écrie Guillaume en bondissant à son tour, tandis qu'une tache de sang s'arrondit sur la manche de sa chemise.

A défaut de pratique, Renaud se bat maintenant comme un démon furieux. Il se sert de son épée comme il l'aurait fait d'un bâton. Il fait des moulinets. Il tourne au cramoisi mais attaque de plus en plus fort.

Guillaume pare chaque coup avec un calme d'autant plus exaspérant pour Renaud, qu'il est tout à fait méprisant.

Renaud joue le tout pour le tout. Il se fond à fond et charge comme un bélier.

Les yeux noirs de Guillaume brillent dangereusement pendant que sa lame glisse sous la main levée de Renaud, et lui passe à travers le corps.

Renaud de Châtillon tombe comme une masse.

Guillaume s'agenouille, et appuie sa main sur la poitrine du blessé qui gémit et perd beaucoup de sang.

– Vite mon Père, les derniers Sacrements ! crient les invités en appelant le curé.

– Il respire encore, un médecin est plus utile ! dit Guillaume en se redressant.

– Le voici justement, fait un homme en désignant le médecin qui arrive.

– C'est profond ! Je dois cautériser la plaie, grogne le médecin. Il faut le transporter jusque chez moi. Allons, vous autres, doucement, fait-il encore en s'adressant aux hommes qui transportent Renaud...

Chapitre 3 : Guillaume

Alaïz agite ses pieds avec impatience.

Elle attend seule dans la pièce où Guillaume l'a enfermée sans façon à double tour dès leurs arrivées au Château de Peyrepertuse.

Un bon feu brûle dans la cheminée.

Elle se lève nerveusement du fauteuil où elle est assise. Elle s'examine dans un miroir et se trouve toute rouge, affreuse et décoiffée. Elle fait la moue et hausse les épaules.

– Entrez Monsieur !

Alaïz tressaille et reconnaît la voix rauque de Guillaume.

Elle reste une seconde immobile et puis se décide à traverser la pièce en marchant sur la pointe des pieds. Elle soulève le bas de sa robe de mariée pour éviter qu'elle ne traîne à terre.

La voix lui semble venir de derrière une bibliothèque encastrée dans le mur.

La jolie curieuse repousse avec mille précautions quelques livres pour essayer d'apercevoir quelque chose.

La bibliothèque dissimule habilement une petite porte, Alaïz sourit avec satisfaction. Un très mince interstice fend la boiserie. Alaïz y risque un regard.

Déçue, elle ne découvre que le dos de Guillaume.

Le cœur d'Alaïz bat un peu plus vite en écoutant la voix rauque qui la remue jusqu'au fond de l'âme.

Soudain la porte de la bibliothèque tourne sur elle-même.

Alaïz brusquement maladroite baisse la tête. Son cœur bat. Elle est devant Guillaume.

Il lui prend la main et l'effleure d'un léger baiser.

La jeune fille lève ses admirables prunelles, une certaine chaleur qu'elle connaît bien maintenant monte dans tout son corps. Ses jambes deviennent molles, un émoi profond l'envahit.

Sans savoir comment, Alaïz se retrouve entre les bras de Guillaume.

Elle retrouve cette merveilleuse sensation d'alan-guissement. Emportée sur un nuage, elle ne se rend pas compte de la façon dont il la dépose sur une méridienne.

Alaïz ferme les yeux, ne comprenant rien à ce changement radical de vie qui l'emporte au galop depuis quelques jours. Sa poitrine se gonfle, elle soupire de bonheur en pensant à la suite des événements merveilleux.

Guillaume la regarde sous lui, offerte, palpitante. Elle rouvre les yeux, et lui sourit.

Il se penche, et prend possession de cette bouche rose, offerte comme un fruit frais.

Le libertin à qui rien n'est jamais refusé, se rafraîchit à ce baiser tendre, encore un peu neuf mais où l'homme d'expérience peut sentir la sensualité naissante.

La jeune fille gémit légèrement. Elle se tend vers son compagnon.

Celui-ci glisse les mains sous la taille d'Alaïz, et entreprend de délayer son corset.

Celle-ci se prête à ses mouvements, et l'aide avec une totale insouciance.

Soudain Guillaume s'arrête, la regarde avec gravité, et la saisit aux poignets pour la relever.

Alaïz demeure les yeux clos. Elle sent son ventre et sa poitrine traversés de frissons de plaisir.

Elle passe ses bras autour du cou de Guillaume, et l'attire contre elle en soupirant lascivement.

Il la dévisage, belle, abandonnée, alanguie, les lèvres humide, prête à l'Amour.

Il ne peut résister à cet appel ancestral de la femme à l'homme. Son désir est trop fort.

Il se penche. Leurs lèvres se prennent avec rage. Alaïz divague rapidement sous les habiles caresses de son compagnon.

Elle est folle d'impatience, excitée par ce quelle ressent. Ils luttent amoureusement l'un contre l'autre.

Guillaume ne se presse pas. Il lui mordille les seins, remonte prendre sa bouche, arrête ses caresses pour les reprendre.

Alaïz gémit, traversée d'ondes de plus en plus violentes. Elle sent qu'il retire ses vêtements puis qu'il s'empare d'elle. Elle ressent un coup de poignard et pousse un cri, puis un plaisir inconnu la traverse.

Abandonnée, elle se laisse emporter sur les rivages enchantés de l'Amour.

Au petit matin, Alaïz se réveille dans les bras de Guillaume. Elle est pâle et évite son regard.

Il dépose un léger baiser sur son sein, se lève et se rhabille.

Alaïz continue à baisser obstinément ses paupières sur ses prunelles que l'Amour rend encore plus vertes.

Guillaume soupire. Il n'est pas habitué à cette attitude. Toutes ses maîtresses, grisées, attendaient, le suppliaient après de le revoir.

Elle se détourne.

– Je suis une femme. Une vraie femme maintenant ! pense-t-elle.

Pour le moment, c'est tout ce qu'elle arrive à fixer dans son esprit.

Guillaume la regarde intensément. Elle rosit, frémit, et remonte le drap sur son corps nu.

Il sort de la chambre.

Alaïz est seule. Elle respire enfin. Elle se lève, et se regarde rêveusement dans un miroir. Elle passe ses mains sur les courbes de son corps, encore bouleversée par ce plaisir merveilleux qu'elle vient de découvrir.

Elle regarde le lit. Il est dévasté par une sorte d'ouragan.

– J'adore l'Amour ! pense-t-elle ravie.

Quelques jours s'écoulent.

Alaïz s'habitue à sa vie. Elle vit avec Guillaume, partageant sa table à l'heure des repas, son salon dans la journée, et son lit toutes les nuits.

Guillaume l'observe attentivement. Alaïz s'épanouit de jour en jour, et laisse la place à une femme d'autant plus dangereuse qu'elle paraît innocente.

Elle ignore encore tout de la vie, et pourtant sa sensualité naissante ne peut laisser les hommes indifférents.

En grand séducteur, il sent que ce regard, cette voix, ces lèvres, ce corps ne demandent qu'à se laisser prendre par qui saurait les apprivoiser.

Elle est femme, et en a tous les défauts attrayants, et les charmes tentateurs.

Alaïz, quant à elle, aime de plus en plus le plaisir charnel, et étudie chaque geste et sensation que son compagnon lui procurent.

Elle reste étonnamment lucide, attentive, en se montrant une excellente élève appliquée, parfaitement soumise au désir de Guillaume.

Une étrange ambiance s'installe au Château les jours suivant cette fameuse nuit.

Alaïz continue à offrir à Guillaume un visage serein. Guillaume au fond de lui-même regrette de s'être laissé à ce moment de folie où le désir l'a rendu enragé. A cette pensée, ses tempes battent légèrement.

– Comment aurais-je pu deviner ? fait-il bouleversé de l'avoir trouvée intacte contre toute attente.

Il la dévisage. Elle est belle. Quelque chose en elle a imperceptiblement changé, la rendant encore plus troublante et sensuelle.

Elle représente pour lui la vie, la jeunesse, l'enthousiasme dans une société décrépite et usée qu'il ne peut plus supporter.

Alaïz lui décoche un coup d'œil d'ensorceleuse. Elle commence à prendre conscience de ses armes, et à savoir en user.

Guillaume a envie d'elle à en mourir, mais il se contente pourtant depuis cette fameuse nuit d'un charmant marivaudage dont l'attente chaque minute excite davantage Alaïz.

Il ferme les yeux, les traits de son visage soudain sont empreints d'une grande amertume.

Après un instant de silence, où l'on entend craquer les bûches dans la haute cheminée, il lui dit avec brusquerie :

– Bien que je ne veuille plus passer le reste de ma vie à guerroyer maintenant que je vous ai sous mon toit. Il me faut cependant défendre mes terres et ce château en organisant d'urgence sa protection. Il va me falloir partir dans quatre jours. Auparavant, je veux que vous soyez ma femme.

– Maintenant, il nous faut dormir, continue-t-il. Le mariage aura lieu demain. La journée risque d'être longue, fait-il en se retournant sur sa couche.

Ayant à son tour sombrée dans le sommeil, Alaïz fait cette nuit-là un rêve extraordinaire qui influencera définitivement ses pensées et le cours de son destin :

« Dans une plaine immense qu'effleurent à peine les premières lueurs de l'aube, s'avance au-devant d'elle, une lumineuse silhouette d'un homme. Il a un visage irréel, et ses poignets sont tatoués de serpents.

L'homme l'attire tendrement à lui, et l'embrasse avec ferveur. Jamais encore Alaïz n'a connu un baiser d'une telle violence, d'une telle passion.

Un lien indestructible vient de les unir, d'une essence sans commune mesure avec le vulgaire désir des mortels »

Il y a ensuite un grand silence, un éclair, et Alaïz se réveille en sursaut, agrippée à l'épaule de Guillaume qui dort paisiblement en lui tournant le dos.

S'écartant de lui promptement, elle s'étonne de n'éprouver aucun sentiment de culpabilité à son

égard, se demandant si ces instants qu'elle vient de vivre en rêve si intensément dans les bras de l'homme aux poignets tatoués de serpents ne reflètent pas simplement la réalité de leur vie antérieure.

– Non ! Ce n'était pas un rêve ! Leurs mains, leurs cœurs, leurs bouches avaient dit vrai. Ils s'étaient retrouvés unis non par un songe éphémère, mais par-delà un très ancien souvenir.

– Oui, cet homme et elle s'étaient connus dans un passé enfoui à l'aube des temps, et cette certitude confirmait le sentiment de plénitude, et de félicité qu'ils avaient mutuellement ressenti en se retrouvant face à face.

Étendue, immobile aux côtés de Guillaume, les yeux grands ouverts, Alaïz ne cherche pas le sommeil. Sereine et légère, son âme vagabonde dans les sphères éthérées d'une nuit lumineuse qui semble ne devoir jamais prendre fin.

Lorsque Guillaume bouge à ses côtés en l'attirant dans ses bras, elle n'oppose aucune résistance, mais elle sait désormais qu'il lui faudra trouver l'homme de son rêve...

Chapitre 4 : L'inconnu aux serpents

Le soleil se lève à peine lorsqu'Alaïz appelle une femme de chambre lui demandant de la préparer pour le mariage.

La cérémonie se passe dans une petite église qui se trouve au sein même du Château de Peyrepertuse. Elle est couverte d'une vigne vierge dont les feuilles vertes se détachent sur la pierre grise.

La cérémonie est simple et courte. Les questions rituelles sont posées.

La voix grave et nette de Guillaume promet de l'aimer, de l'honorer, et de la chérir jusqu'à la mort.

Alaïz a un moment de détresse quand c'est son tour. Malgré tous ses efforts, ses mains tremblent quand Guillaume passe l'anneau à son doigt.

Viennent alors les paroles finales :

– Au nom de D.ieu Tout-Puissant, je vous prononce mari et femme.

C'est fait. Alaïz est mariée. Elle entend vaguement le curé autoriser le baiser nuptial, et elle est brutalement ramenée à la réalité quand Guillaume la prend dans ses bras.

Le curé les presse de le suivre.

– Venez ! Il y a des documents à signer.

Comme les documents sont prêts, et que les gardes les ont signé en tant que témoins, c'est au tour d'Alaïz de prendre la plume. Elle écrit son nom sur l'acte même, puis sur une multitude d'expéditions.

Sur le dernier de ces papiers, elle lit la phrase :
« *Tu aimeras ton mari, l'honoreras, lui obéiras* ».

Le curé réunit les documents qu'il tend ensuite, noués d'un ruban écarlate à Guillaume.

Guillaume reste encore quatre jours à Peyreperouse. Il remonte en selle un matin entouré d'une troupe nombreuse, et laissant la garde du Château à cinq hommes d'armes.

– Ainsi, vous serez en sécurité lui lance-t-il en prenant congé.

Alaïz ne répond rien. Elle regarde Guillaume s'éloigner dans le petit matin sans même un geste d'adieu.

Durant tout l'été, l'homme aux poignets tatoués occupe l'esprit d'Alaïz.

Passant sans cesse de l'exaltation à l'abattement, elle s'épuise un jour dans les lourdes tâches domestiques du Château, et se promène le lendemain, solitaire, du matin au soir à l'extrémité du domaine.

Le lendemain matin, lorsqu'Alaïz se réveille, elle croit entendre du côté de la plaine, comme un piétinement de chevaux accompagné d'une rumeur qui fait penser à une voix humaine.

Dans cet endroit isolé, où rien ne trouble la monotonie des jours, c'est un événement.

Aussi oubliant à l'instant ses réflexions, Alaïz gagne en hâte l'escalier de pierre qui conduit à la cour intérieure du Château.

Elle entend retentir à l'autre bout de la cour, le pas d'un cheval. Mettant pied à terre, un cavalier lui annonce le retour de Guillaume.

Le soir même, son mari est là. Fatigué, affamé, poussiéreux, plus sombre que jamais.

Alaïz ne peut cacher sa désillusion, mais elle apporte malgré tout l'eau chaude pour le bain, et les vêtements propres qu'il réclame.

– Venez-vous coucher maintenant, lui dit-il, en soulevant la couverture.

Alaïz sait qu'elle ne pourra pas éviter les ardeurs de Guillaume. Elle est sa femme et elle n'a ni la force, ni le courage de se battre contre lui, surtout dans les circonstances actuelles. Mieux vaut céder à ses désirs.

Alaïz rejoint Guillaume sur leur couche. Résignée, elle le connaît que trop pour savoir qu'il allait essayer de la posséder, et ce malgré sa résistance.

Le corps de son mari, son visage contre le sien dans l'obscurité lui semblent ceux d'un étranger auquel elle se livre, passive et indifférente.

Elle ne sort de sa torpeur qu'en l'entendant pousser un juron furieux.

– Que se passe-t-il ? crie-t-il en la repoussant brutalement. Ne voyez-vous pas que je suis impuissant à vous aimer ? Que m'avez-vous fait ?

– Rien, en vérité ! répond-t-elle si ironiquement que Guillaume, fou de rage, lève la main sur elle.

Ensuite, étouffant un juron, il lui tourne le dos, marmonne quelques mots incompréhensibles et s'endort aussitôt.

Les yeux ouverts dans le noir, elle ne recherche pas le sommeil.

Laissant quelques hommes au Château, Guillaume repart le lendemain à l'aube.

L'hiver s'étire tristement, sans que rien ne vienne interrompre l'interminable cours des jours.

Il fait de plus en plus froid. Une tempête d'une rare violence s'abat sur la contrée. D'énormes nuages galopent furieusement dans le ciel orageux.

Toute la journée, des rafales de vent glacé accompagnées de bourrasques de neige déferlent sur la plaine.

Loin de se calmer, la tourmente redouble de violence. Le vent se précipite en tornade à l'intérieur du Château par toutes les ouvertures à la fois.

Il siffle sous les portes et se rue en hurlant dans les couloirs et les escaliers.

Alaïz est seule, une fois encore, assise sur un siège proche du feu dans la cheminée.

Elle fixe les flammes, et puis soudain, des images se précisent lentement en elle. Elle aperçoit un homme dont les bras sont tatoués de serpents. C'est la même silhouette, qu'elle a déjà vu au cours d'un songe précédent.

Alaïz pousse un gémissement, et presque aussitôt l'homme relève la tête, et regarde autour de lui.

– Est-il vraiment conscient de ma présence invisible ? se demande-t-elle.

La veille du solstice d'hiver, le temps se radoucit brutalement. La pluie a transformé les chemins dans la forêt en bourbiers et un léger brouillard s'étend sur la plaine.

L'après-midi, pour la première fois depuis bien longtemps, Alaïz sort dans la cour pour se réchauffer avec bonheur aux rayons solaires.

Lorsqu'elle gagne les cuisines, la nuit est tombée. Elle s'entretient avec la cuisinière du repas du soir, lorsqu'un bruit de chevaux au loin, la fait sursauter. Elle se couvre la tête, et se précipite dehors.

Alaïz aperçoit des hommes, discutant véhémentement avec les gardes qui leur barrent l'entrée.

Alaïz s'approche à la lueur vacillante d'une torche. Elle reconnaît les longues mains, et les serpents tatoués sur les poignets d'un des cavaliers.

Ainsi, il est venu !

Elle donne rapidement des instructions pour que les cavaliers soient convenablement restaurés. Puis, elle ordonne qu'on porte dans la chambre de la tour, les gibiers froids et le vin pour l'homme de ses rêves.

Elle gagne sa chambre le cœur battant, et échange sa grosse robe de laine contre une autre plus élégante, couleur vert d'eau. Elle enfle à ses doigts des anneaux, et accroche à son cou un collier d'ambre.

Assise devant son miroir, elle entreprend de démêler son abondante chevelure rousse à l'aide d'un peigne de corne.

Ayant vérifié une dernière fois la bonne ordonnance de sa mise, Alaïz prend la direction de la chambre de la tour, située en haut d'un étroit escalier de pierre.

Une fois dans la pièce, elle tire le verrou, et se tient le dos appuyé contre la porte, bouleversée, incrédule.

L'homme de ses rêves est bien là, devant elle.

Il se lève, repousse le siège sur lequel il est assis, et s'approche d'Alaïz, si près qu'elle sent son haleine sur sa joue.

– Vous ne dites rien ! Êtes-vous heureuse que je sois là ?

– C’est vous que j’attendais, que j’espérais.

– Alors, venez ! murmure-t-il en l’attirant dans ses bras. Venez, il y a si longtemps que j’attends cette minute. Aurais-je seulement rêvé que vous m’aimiez, que vous me désiriez ?

– Non, répond-elle dans un souffle, abandonnant sa tête sur son épaule.

Alaïz est emportée dans un tourbillon de sentiments contradictoires : la certitude, l’émerveillement, la joie, la confiance, mais aussi la peur, une sorte de panique soudaine en se sentant glisser sur une voie qui lui interdit tout retour en arrière, car désormais, elle le sait, elle appartiendrait toute entière à ces longues mains solides qui viennent d’enserrer sa taille, à ce regard qui se perd dans le sien.

Brusquement, il se penche sur elle, prend son visage entre ses mains, et l’embrasse fougueusement sur les lèvres.

Alaïz ne craint rien. Elle s’étonne seulement de cette chaleur étrange qui l’envahit, de cette irrésistible attirance qui soude son corps à celui de l’inconnu, comme si elle a peur de cette extraordinaire pulsion qui vient de s’emparer d’elle, annihilant sa volonté.

Elle doit lutter pendant qu’il est encore temps, pendant qu’elle est encore un peu elle-même.

– Ces serpents, dit-elle en se dégageant de l’étreinte de l’inconnu pour lui prendre ses poignets, je les ai vus en rêves, et j’ai cru qu’ils n’existaient que dans mes songes.

– Ces deux serpents ont été tatoués dans ma chair depuis que j’appartiens à la tribu des Adorateurs de Naâs.

– Je ne comprends pas, bredouille Alaïz, soudain mal à l’aise. Les Adorateurs de Naâs !

– Plus tard ! dit-il brusquement en se rapprochant d’elle, et caressant la peau blanche de son cou à travers les boucles rousses, et lui baisant les lèvres. Longuement comme pour apaiser une soif très ancienne.

Enfin, il la soulève dans ses bras, et la porte sur le lit. Comme il est fort ! Comme elle se sent bien avec lui ! Qu’elle aime cette douce chaleur qui une fois encore monte en elle.

Curieusement l’inconnu, jusque-là brûlant de désir, se trouve un instant désemparé au spectacle d’Alaïz, alanguie sur le lit, les yeux fermés, abandonnée.

Jamais il n’a ressenti pareille émotion devant une femme si totalement offerte à lui. Bouleversé au plus profond de son être, il tombe à genoux auprès d’elle.

– Ma Dame, chuchote-t-il, je voudrais vous dire, mon regard n’a pas seulement été attiré par vous. Mon cœur en vous voyant s’est arrêté de battre. J’ai eu le sentiment de vous connaître depuis toujours, peut être même depuis le commencement du monde, depuis la nuit des Temps.

– Oui, moi aussi je ressens cette impression.

– N’ayez crainte ma bien-aimée.

Sa voix tremble de passion, ses mains entrouvrent fiévreusement et délaçant la longue robe d’Alaïz. Elle est nue dans ses bras, consentante, follement heureuse de l’être.

Elle est avec lui comme elle l'avait tant rêvé, tant attendu. Malgré l'année passée au côté de Guillaume, elle ignore encore tout de cette communion intense, et miraculeuse qui existe parfois entre un homme et une femme.

Ensemble, ils ne sont plus qu'un. Corps et âmes, parfaitement unis, se laissant submerger par une joie immense qui déferle en eux.

Lorsqu'enfin l'inconnu s'endort la tête sur son épaule. Anéantie de bonheur, elle continue longtemps à caresser sa peau frémissante encore des ondes de l'Amour.

Elle ne ressent plus ni angoisse, ni honte, gagnée par un indicible sentiment de plénitude et de fierté. En se donnant à cet inconnu, elle vient de découvrir une partie d'elle-même qu'elle ne connaissait pas.

Lovée dans ses bras, les yeux grands ouverts dans le noir, elle a l'impression de naître une seconde fois.

En pleine nuit, Alaïz réveillée en sursaut se dresse brusquement.

– N'ayez pas peur, dit l'inconnu en la prenant tendrement dans ses bras.

– Je ne sais pas ce qui m'arrive, murmure-t-elle sans le quitter des yeux. Tout depuis quelques jours me semble irréel. Qu'allons-nous faire ? Qu'allons-nous devenir ?

– Je ne sais pas, murmure-t-il, en la considérant quelques instants en silence.

Alaïz levant les yeux, lit dans ceux de l'inconnu, embués de tristesse, toute l'incertitude de l'avenir qui les attendait.

Puis, lui tournant le dos, il se rhabille, et sort brusquement de la pièce.

Alaïz entend dans la cour le piétinement des chevaux accompagné de voix humaines. L'inconnu aux tatouages, et ses hommes repartent.

Par la fenêtre, elle regarde la petite troupe s'éloigner. Elle cache son visage dans ses mains, et éclate en sanglots.

Restée seule, Alaïz s'interroge sur ce qu'elle allait faire. Jamais, Guillaume ne lui pardonnerait son incartade, et la nuit passée dans les bras d'un autre homme.

Jamais, elle ne pourrait plus vivre sous le même toit que son mari. L'idée seule de partager sa couche lui faisait désormais horreur. Il ne lui restait qu'une solution : la fuite.

Seule. Alaïz ne parvient pas à trouver le sommeil. Son cœur est si triste, sa poitrine si rétrécie qu'elle suffoque.

Les pieds nus, les cheveux dénoués, elle est à la fenêtre à la recherche d'un peu de fraîcheur.

Devant elle, la vallée miroite sous la lune. Tout est silencieux hormis les battements d'ailes des chauves-souris voletant entre les arbres, et la sombre forteresse.

Malgré l'air qu'elle aspire à grands traits, Alaïz étouffe encore. Elle n'a pourtant rien sur elle.

Peu à peu, son sang se calme. Elle se couche, la fenêtre à demi ouverte sur la nuit étoilée.

Le lendemain matin, Alaïz est réveillée par le chant des oiseaux, et la lumière rosée du ciel. Elle lève la tête. Ses yeux sont gonflés par les larmes versées la veille, et elle met un instant avant de pouvoir faire le point.

Une fois sa vision devenue claire, elle sait que rien n'a changé.

Une grosse larme vient rouler sur sa tempe, et elle réprime les sanglots qui l'étouffent.

Elle se lève avec une douleur lancinante dans le dos, et une autre, beaucoup plus cruelle au fond du cœur.

– S'enfuir ! Pour aller où ? Mais... pense-t-elle soudain avec angoisse. Je suis mariée selon la loi chrétienne, et cela donne tout pouvoir sur moi à Guillaume.

Un terrible silence s'abat sur la pièce, où pendant un instant, on n'entend plus que le crépitement des flammes vacillantes dans l'âtre.

Puis Alaïz paraît reprendre son souffle, lentement, profondément, comme si elle s'éveillait à peine d'un trop long sommeil.

Trois jours plus tard, un guetteur annonce l'arrivée d'une troupe de cavaliers qu'Alaïz identifie sans hésitation. Guillaume de Peyrepertuse est de retour. Des porteurs de torches illuminent le pont-levis. Quelques instants plus tard, la cour est pleine d'hommes en armes, et de chevaux piaffants.

Debout devant l'étroite fenêtre de la chambre, Alaïz regarde l'aube grise se lever sur les coteaux escarpés qui montent à l'assaut du château.

Partout règne déjà un va-et-vient incessant de chevaux, d'hommes, et de femmes entrant et sortant.

La voix de Guillaume, qui s'incline devant elle en souriant, et lui prend la main pour y déposer un baiser, l'arrache de sa méditation.

Elle répond à l'étreinte de son époux.

Il lui prend la main avec grande déférence, la conduit lentement sans la quitter des yeux vers la salle à manger, où la table déborde de victuailles que les serviteurs et les gens de cuisine avaient apportées.

– Prenez place, et mangeons, dit Guillaume de bonne humeur.

Il accepte un verre de vin qu'Alaïz lui tend. Il boit longuement avant de lever les yeux sur elle. Il lui dit :

– Prenez votre harpe, et jouez-moi une douce ballade.

Alaïz prend son instrument, s'installe confortablement, et entame une vieille complainte.

Un long moment, l'assistance entière, envoûtée par la voix chaude, et légèrement voilée d'Alaïz, s'abandonne au charme irrésistible des paroles, et de la musique.

La tête basse, plus triste, et désabusée que jamais, Alaïz suit Guillaume dans leur chambre.

– Mais qu'avez-vous ? Pourquoi ces pleurs ? dit-il voyant soudain le visage de sa femme inondé de larmes.

Alaïz jette un regard hostile vers le lit.

Alors qu'elle ferme les yeux, elle se sent brusquement prise aux épaules, embrassée à pleins bras, à pleine bouche, avec une exubérance où la violence la dispute à la sensualité.

Immobile, nue dans l'obscurité, les yeux grands ouverts sur la nuit, elle respire avec peine sur sa couche. Tout en elle, autour d'elle, lui paraît triste, inutile, dénué de toute signification.

Alaïz, en dépit de sa fatigue extrême, se lève aux premières lueurs de l'aube.

De pâles rayons s'infiltrent à travers les tentures.

– Qu'ai-je fais de ma vie ? s'interroge-t-elle douloureusement, plus meurtrie encore dans son âme que dans son corps, frissonnant davantage d'angoisse et de remords, que de solitude.

– Qu'avez-vous Alaïz ? murmure tout près d'elle la voix de Guillaume, en l'entendant pleurer.

Elle se déplace un peu, et parle. Elle parle de l'homme aux tatouages, de ses rêves, et du désir qu'elle a eu pour lui.

Elle se tait, et fait un effort pour contenir l'émotion que cette évocation a fait naître en elle.

Guillaume, sa colère contenue à grande peine, explose comme un ouragan, et lève la main pour la frapper.

– Maintenant, taisez-vous où je vous étrangle pour avoir osé coucher avec un autre homme que votre époux.

– Je me moque de ce que votre droit vous autorise à faire de moi. La jalousie vous aveugle au point de m'injurier, de m'humilier, et de me frapper. Vous semblez oublier que vous m'avez enlevée le jour de mes noces, et que vous avez blessé mon fiancé : Renaud de Châtillon.

Une rage folle l'envahit. Alaïz se lève d'un bond, et le toise avec un mélange de haine et de mépris.

Puis, sans lui accorder un regard d'adieu, elle se détourne de lui.

Blessée au cœur, mortifiée au plus profond de son être, Alaïz se hâte vers les écuries, et y selle un cheval.

Elle part au galop à travers les vallées, et les landes solitaires, jurant bien de ne jamais revenir à Peyrepertuse...

Chapitre 5 : La fuite

En fuyant Peyrepertuse et Guillaume, Alaïz a l'intention de retourner auprès de sa mère, la Comtesse de Foix, et de chasser à jamais l'inconnu aux serpents de son souvenir.

Pourtant, tout en chevauchant vers le soleil levant, elle ne peut s'empêcher de penser à lui, et au cruel affront qu'elle a subi.

Irrésistiblement attirée vers lui, elle s'était offerte de toute son âme, et de tout son corps, en toute innocence, et il s'était affreusement joué d'elle.

Le spectacle bucolique des collines, et des vallées verdoyantes qu'elle traverse atténuée cependant quelque peu sa peine, et ramène ses pensées à de plus immédiates préoccupations.

– Quel accueil allait-lui réserver sa mère ? Non, seulement elle avait quitté le Manoir de Foix en bafouant l'autorité de sa mère, et elle avait fait pire, en se débarrassant sans pitié de son fiancé.

Alaïz sait qu'elle n'a aucune considération pour excuser ses fautes.

Elle avait abandonné, et renié la vie à laquelle sa mère l'avait consacrée. Elle avait vécu de manière inconséquente, et s'était offerte à un homme recherchant le plaisir aux dépens du devoir marital.

Qu'allait penser sa mère de ces inqualifiables égarements ?

Lorsqu'au soir, se profile au loin la tour du Manoir de Foix enveloppée d'une légère brume, dressant sa fière silhouette sur tous les alentours, ses yeux s'emplissent de larmes de contrition, et de bonheur.

Enfin, elle est de retour au pays de son enfance. Bientôt, elle se tiendrait devant sa mère, l'implorant de bien vouloir l'accueillir à nouveau, et de pardonner son orgueil, et son égoïsme.

Longtemps, très longtemps, Alaïz ayant mis pied à terre, reste immobile à regarder la maison de son enfance.

Au seuil de la haute porte, une femme se tient debout, et lui dit dédaigneusement :

– La Comtesse de Foix a laissé des ordres ! Vous n'avez pas le droit de franchir cette porte. Elle ne désire pas vous revoir.

Le cœur battant, Alaïz s'accroche à la crinière de son cheval, y enfouit le visage pour sentir sous sa joue, sous ses doigts, la rassurante et chaude réalité.

Tentant de se raisonner, elle sent néanmoins une frayeur grandissante prendre possession de tout son être.

Oui, elle est châtiée, et définitivement rejetée de l'univers de son enfance.

Menant son cheval par la bride, lentement elle erre, ne sachant où se rendre.

Un calme étrange semble de toutes parts l'encercler, aucune cloche ne sonne dans le voisinage, aucune voix ne s'entend, aucun oiseau ne chante dans les arbres.

Déjà, lui semble-t-il, que ses pas, l'un après l'autre, la mènent sur les traces d'un pays irréel.

Elle ne reconnaît rien. Les buissons, les feuilles, les sombres touffes d'herbe, elle ne les a jamais vus. Mais faut-il s'en étonner après sa longue année d'absence, pense-t-elle.

Essayant de conserver son calme, et de réduire les battements de son cœur, Alaïz voit tout-à-coup, un point brillant scintiller devant elle, telle une flamme vacillante.

Une torche approche, brandie à bout de bras par un homme à la peau sombre.

Alaïz est toute à l'écoute de la voix qui s'adresse à elle :

– Êtes-vous égarée ? Laissez-moi prendre votre cheval et vous guider. Je connais le chemin !

Comme dans un rêve, Alaïz suit l'homme le long d'une sente si bien tracée, qu'elle s'étonne de ne l'avoir pas elle-même remarquée. La végétation dense, les nappes de brouillard semblent s'écarter toutes seules pour leur livrer passage.

De temps à autre, le guide mystérieux se retourne vers elle, le regard brillant, comme pour lui dire :

– Ne craignez rien ! Faites-moi confiance !

Alaïz en le suivant a perdu toute notion de temps et d'espace. Était-ce des heures ou quelques secondes qu'elle marchait à sa suite ?

Elle se trouve devant les grilles d'un Château. Une étrange silhouette dressée à l'extrémité d'un vertigineux à-pic rocheux surplombant une vallée luxuriante.

Alaïz est maintenant dans une salle immense brillamment éclairée, remplie d'hommes et de femmes.

Le guide l'entraîne devant une longue table. Une femme y est assise. Sans un mot, elle lui tend une coupe de vin.

– Où suis-je ?

– Vous êtes au Château de Quéribus, lui est-il répondu. Soyez la bienvenue. Après un voyage si long, vous avez besoin de vous restaurer et de repos. Demain, nous vous conduirons là où vous le désirez.

La femme frappe légèrement dans ses mains, et apparaît une jeune fille agile et mince, portant à bout de bras un énorme plateau couvert de fruits, et de tranches de pain.

A ses poignets fins sont tatoués des serpents. Alaïz ne peut retenir un frisson.

– Où suis-je, et en quelle compagnie ?

Des ombres vont et viennent en silence.

La musique se fait plus proche, plus envoûtante, ensorcelante, comme l'indéfinissable parfum qui flotte dans l'air.

La jeune fille lui offre aimablement une coupe plein d'un breuvage au goût amer qu'Alaïz boit doucement tout en écoutant l'étrange musique. Elle sombre peu à peu dans une profonde torpeur.

« Dans son songe émerge des silhouettes vêtues de robes et de masques noirs, leurs bras sont dirigés vers le ciel et leurs têtes rejetées en arrière. Elles scandent des mots dans une langue inconnue, et autour d'elles glissent des serpents »

Une femme la secoue légèrement et lui fait signe de venir. Alaïz la suit dans une chambre à coucher où trône un immense lit. Fatiguée, elle se couche.

Cette nuit là, à plusieurs reprises, Alaïz s'éveille en sursaut. Hantée par son songe, elle explore avec angoisse les ténèbres autour d'elle.

Elle cherche en vain le sommeil, et à l'aube naissante, une lumière blafarde la baigne toute entière.

L'univers dans lequel elle vit ne connaît pas la course du temps. Les jours et les nuits s'enchevêtrent dans sa tête dans une ronde sans fin.

Elle se sent tellement bien dans ce château. Une existence sans heurts s'y déroule.

Perdue dans sa méditation, Alaïz n'a plus aucune notion du temps. Elle est étendue sur son lit, et ressent toutes choses avec une sensibilité aigüe, les moindres vibrations de l'air, les brumes teintées de rose annonçant le lever du soleil, les femmes s'activant autour d'elle, sans souci de déranger sa méditation.

L'Univers dans lequel elle plane ne connaît pas la course du temps. Elle mange quand elle a faim, tend la main vers les fruits quand elle a soif, s'étend sur l'herbe lorsqu'elle est lasse, chante, joue de la harpe dès qu'elle en éprouve le désir.

Dans l'Univers du Château de Quéribus tout devient possible.

Un jour, alors qu'elle se trouve à la lisière d'un bois pour y cueillir des fleurs, elle voit l'homme de ses rêves, l'inconnu aux serpents tatoués sur les avants bras, venir à elle.

Il l'enlace voluptueusement. Sa bouche est de velours, sa peau douce, et lorsqu'il l'étend sur l'herbe, elle ne s'étonne nullement de se retrouver entièrement nue dans ses bras.

Il est chaud et doux, et de se sentir si soudainement chevauchée lui fait arracher un long cri de plaisir. Ses mains puissantes et tendres s'attardent sur ses hanches, ouvrent ses cuisses.

Alors, tenaillée par un désir vertigineux et trouble, reconnaissante et gémissante, elle accueille avec l'ardeur et l'impatience d'une bête sauvage le membre viril et fort qui la fait défaillir.

Emportés tous deux par une houle irrésistible, celles des grandes pulsions de la terre, ils glissent enfin dans le paradis éphémère de toutes les félicités.

— C'est le temps du plaisir, lui souffle-t-il doucement à l'oreille. Donnez-vous toute à moi sans souci du futur, sans crainte de recevoir les fruits naturels de l'Amour.

Alaïz ne s'appartient plus. Sans réserve, consentante, elle s'abandonne à toutes ses caresses, à toutes ses volontés.

Et ce n'est qu'à l'instant où l'homme laisse échapper un long râle, qu'elle s'abandonne dans ses bras, se sentant devenir fleuve et cascade, geyser et torrent. Elle plane au-dessus des nuages et retombe pantelante, comme morte, marmottant des mots incompréhensibles. Elle n'a jamais rien ressenti d'aussi fort.

L'homme tient la main d'Alaïz contre son cœur, et l'embrasse doucement. Ils se regardent tendrement.

Les yeux noirs de l'inconnu brillent intensément. Alaïz, qui ne peut soutenir son regard, baisse les paupières et s'abandonne dans ses bras.

– Venez, lui dit-il en l'entraînant vers le Château.

Ils montent l'escalier qui les sépare de la chambre d'Alaïz. Ils se regardent un instant devant la porte, puis l'homme la prend dans ses bras, et la porte jusqu'au lit.

Il la dépose doucement, se redresse, et tend le bras pour prendre un chandelier, qu'il approche du visage d'Alaïz.

Elle est belle, les cheveux épars sur l'oreiller, les yeux fermés, le corps frémissant.

– Regardez-moi ! lui dit-il. Vous êtes belle, fraîche. Vous m'offrez votre jeunesse. Vous vous donnez à moi sans savoir qui je suis, sans connaître mon prénom. Voulez-vous le connaître ?

Elle fait « oui » de la tête.

– Pierre ! Je me nomme Pierre.

Elle sourit, et lui dit :

– J'ai fait mon choix. Je veux vous appartenir corps et âme, de mon plein gré, pour le temps de la vie, comme pour celui de la mort.

– Puissiez-vous n'avoir jamais à regretter ces mots ! dit-il d'une voix grave...

Chapitre 6 : Quéribus

Alaïz erre dans la vallée, ne sachant pas où elle va. Enveloppée dans sa longue cape, elle marche sur des sentiers tortueux.

Elle regarde l'anneau qui se trouve à son doigt. L'anneau que lui avait donné Pierre avant de quitter sa chambre.

Il lui avait dit :

– Désormais, vous ne me verrez plus jusqu'à ce que vous ayez suffisamment d'expérience pour participer aux messes ophiolâtres et aux cérémonies rituelles.

Devant le regard interrogatif d'Alaïz, il s'est interrompu un instant avant de poursuivre

– Je suis un Adorateur de Naâs.

– Naâs ?

– Naâs est le serpent qui a initié Adam et Eve à la Connaissance du bien et du mal, mais aussi au plaisir charnel. Naâs est le Rédempteur, et grâce à lui on peut obtenir un salut possible par le biais de l'orgasme.

Alaïz l'avait dévisagé, essayant de comprendre. Pierre avait senti que le moment était venu de lui révéler ce qu'il brûlait de lui expliquer depuis longtemps

– Alaïz, avait-il commencé, l'une des missions des Adorateurs de Naâs est de perpétuer le culte de la fertilité. C'est un ancien rite. Il est célébré chaque année au soir du solstice d'été.

– Rite ?

– Oui ! Cette messe ophiolâtre célèbre l’union d’un homme et d’une femme.

– Quel genre d’union ? avait-elle encore demandé.

– Eh bien ! Un homme est choisi ainsi qu’une femme.

Il s’est arrêté un instant, hésite et poursuit :

– Le but de cette messe est de donner naissance à un enfant, afin de renouveler l’année au moment où celle-ci commence à décroître, afin de continuer le cycle de la Vie.

– Attendez, l’a interrompu Alaïz. Vous dites « donner naissance à un enfant ».

– Oui, a-t-il répondu.

– Une petite précision. Qui représenteront l’homme et la femme ?

– Non ! N’ayez crainte, a-t-il fait avec un léger sourire. Vous n’êtes pas encore prête pour participer aux messes ophiolâtres.

Alaïz marche longtemps avant de réaliser qu’elle ne voit plus la silhouette sombre et austère du Château. Elle doit se rendre à l’évidence, elle est bel et bien égarée au cœur d’une forêt profonde.

Elle cherche à se repérer au soleil, mais celui-ci reste voilé, et ne dispense qu’une lumière tamisée et diffuse.

Elle laisse son regard errer sur la voûte sombre formée par les arbres.

Soudain, elle aperçoit à l’horizon, entre les arbres, une lueur qui tremblote.

Elle scrute avec curiosité cette lueur. Un feu ? C’est étrange.

– Que se passe-t-il ? se dit-elle intriguée. Elle a l'impression d'entendre un rythme frénétique. Elle se dit qu'il s'agit peut être de son cœur qui, tout simplement bat très fort.

Alaïz se dirige vers la lueur tremblotante. Les battements s'intensifient. Elle s'arrête pour écouter.

Son cœur ne peut faire en aucune façon un tel bruit. Il s'agit d'un tambour au rythme extrêmement étrange et saccadé qui résonne de plus en plus fort.

Elle progresse doucement. Elle entend les oiseaux qui piaillent dans les arbres au-dessus d'elle, les insectes qui crissent et bruissent.

La lumière tremblotante devient de plus en plus intense au fur et à mesure que les roulements de tambours montent en puissance.

Soudain, elle entend des voix. Comme une chorale psalmodiant une incantation.

Instinctivement, elle a envie de faire demi-tour, et de retrouver le chemin du Château en prenant ses jambes à son cou, mais elle fait le choix de découvrir qui sont ces gens qui psalmodient sur des roulements de tambours, au milieu de nulle part.

Profitant de la pénombre des arbres, elle se glisse d'arbre en arbre, le plus discrètement possible.

Plus elle se rapproche, plus elle a la chair de poule. Les roulements de tambour continuent, l'incantation s'accélère, et devient plus lancinante.

A présent, elle entend plus nettement les voix. Celle d'un homme, qui domine les autres, demandant à l'assemblée de faire silence.

Alaïz progresse un peu plus, et cachée derrière le tronc d'un immense chêne, observe la scène.

Elle découvre un cercle formé par des silhouettes vêtues de robes et de masques noirs.

Le plus grande d'entre elles prend la parole. Le personnage fait appel à des forces supérieures, qui semblent presque palpables, à tel point qu'Alaïz se sent enveloppée par leurs énergies.

A l'aide d'une sorte de poudre blanche, il dessine devant lui, un cercle sur le sol, et les silhouettes noires, l'une derrière l'autre, à pas lents et comptés, font le tour de la figure inscrite sur la terre, portant à bout de bras des torches enflammées.

Alaïz sait qu'elle n'aurait pas dû venir. A présent, il faut qu'elle parte d'ici, et au plus vite. Elle se retourne avant de s'arrêter net en entendant un bruissement parmi l'enchevêtrement de broussailles. Elle sent des bras puissants l'enserrer, et une main se poser sur sa bouche.

Elle se débat pour hurler.

– Alaïz ! murmure une voix.

Elle réalise qu'il s'agit de celle de Pierre. Incapable de prononcer le moindre mot, elle se contente d'acquiescer d'un mouvement de tête.

Il retire la main qu'il a posée sur sa bouche en lui faisant signe de se calmer.

– Comment saviez-vous que j'étais ici ? lui demande-t-elle d'une voix tremblante.

– Je ne peux vous l'expliquer maintenant, lui répond-il en la prenant par le bras, mais il faut que vous partiez d'ici. Cette réunion est privée. Vous n'avez pas à être là.

Alaïz se rend compte que le rythme syncopé a repris et s'amplifie. Il semble même devenir de plus en plus frénétique, tandis qu'ils marchent sans bruit sur le chemin menant au Château.

Pierre ne s'arrête que lorsqu'ils atteignent le perron du Château. Il lui lâche alors le bras.

– Rentrez ! Retournez dans votre chambre, et n'en sortez surtout pas d'ici à demain matin.

– Mais...

– Alaïz ! Pas maintenant ! Vous n'êtes pas prête.

Puis, il disparaît dans l'obscurité.

Troublée, Alaïz regagne rapidement sa chambre, verrouille la porte avant de s'appuyer contre le chambranle.

Tout au long des jours suivants, Alaïz ne cesse de se perdre en conjectures sur ce qu'elle a vu. Elle est seule, silencieuse, perdue dans ses pensées. Son visage éclatant de beauté et de jeunesse est de marbre, et ses yeux verts s'éclairent parfois d'une lueur dure et résolue.

L'après-midi touche à sa fin, et dans l'atmosphère étouffante de la grande salle de Quéribus, Alaïz brode en laissant s'écouler le temps avec lenteur.

Elle n'a plus revu Pierre.

Pendant que ses doigts s'activent sur la tapisserie, ses pensées s'entrechoquent dans sa tête. Son esprit peut vagabonder... le fil à broder se déroule comme un long serpent. Un serpent. Alaïz est comme envoûtée.

« Elle voit une silhouette noire.

Elle entend une mélodie étrange et oppressante.

Une ombre noire se profile au-dessus d'elle tandis qu'elle se tortille pour essayer de s'échapper dans un effort désespéré.

Puis la silhouette hurle, l'ombre se fait plus précise, et Alaïz voit qu'il s'agit d'un énorme serpent dont les mâchoires grandes ouvertes menacent de se refermer sur la tête de la victime »

Alaïz en a le souffle coupé, et la chair de poule. Elle lutte contre les myriades de petites taches de couleur qui naissent, grandissent, et éclatent dans sa tête.

– Non ! se dit-elle. Tout cela n'est que délire, que vague tentative d'ausculter le destin trop éphémère qu'on ne peut prendre en considération. Et pourtant...

Voyant Alaïz soudain blêmir, une jeune femme tend vers elle une main secourable pour l'empêcher de tomber, sa manche se relève laissant voir des serpents tatoués s'enroulant jusqu'au repli de l'avant-bras.

– Non ! Ne me touchez pas ! Sortez ! hurle Alaïz, comme frappée brusquement de démente. Ne me touchez pas ! Retournez à l'enfer d'où vous êtes sortie, et n'approchez pas vos horribles serpents de moi.

Alaïz, la tête dans les mains, secouée de sanglots, s'abandonne aux terribles images qui l'assaillent comme autant de coups de fouet, lui arrachant de temps à autre des gémissements incontrôlables. Elle sent en elle, un grouillement de serpents qui lui fouaillent les entrailles.

Ses hallucinations redoublent. Un inextricable chaos s'enchevêtre dans sa tête. Elle ressent dans le corps d'horribles serpents agglutinés en une masse immonde.

Alaïz tend brusquement les bras vers le ciel comme pour supplier ou se défendre, puis elle s'écroule, terrassée par ses visions, et sombre dans l'inconscience.

Affolée, la jeune femme aux bras tatoués se précipite à son secours.

Lorsqu'enfin ses cauchemars se dissipent, Alaïz refait peu à peu surface, et se met à errer comme une âme en peine, les épaules rentrées, les yeux vides, et les pas mal assurés.

Pierre en lui rendant visite la trouve levée.

– Quel bonheur de vous trouver mieux portante, lance-t-il gaiement. Il faut oublier tous vos tourments. Tout est de ma faute, j'aurais dû tout vous expliquer.

Tendrement, il la tient dans ses bras. Alaïz ne détourne pas les yeux des serpents tatoués à ses poignets. Elle se laisse aller dans ses bras.

S'arrachant avec peine à cette douce étreinte, il lui sourit.

– Je reviendrai bientôt. Ce soir, nous dînerons avec les autres. A tout à l'heure Alaïz.

Le dîner a lieu dans la grande salle. Il commence comme un festin plantureux, composé des mets les plus rares.

Alaïz assise au côté de Pierre fait honneur aux agapes, acceptant viandes et vins auxquels elle ne goûtait que très rarement.

Les festivités se poursuivent très tard dans la nuit. La grande salle est maintenant illuminée d'innombrables torches de résine.

Alaïz, les yeux mi-clos, retourne à ses errances, glisse son regard sur l'assistance et l'arrête sur Pierre. Elle se souvient de la chaleur de ses baisers. Elle était toute à lui, au-delà des mots, au-delà de ses plus folles espérances.

Plus rien n'existait alors que ses mains sur elle, la conscience de ce corps sur le sien qui allait lui transmettre sa vie.

– Pourquoi se joue-t-il d'elle, lui offrant d'abord l'union fondamentale pour se refuser après ? Sans doute souhaitait-il avant tout se garder pour la messe ophiolâtre qui allait se dérouler cette nuit...

Chapitre 7 : La messe ophiolâtre

Le soleil vient de se coucher. Un magnifique ciel rougeoyant s'étale derrière les arbres, tandis qu'à l'est, les premières étoiles apparaissent déjà.

La nouvelle lune brille, éclairant de sa pâle lumière le sentier qui se perd dans la forêt.

Devant l'étroite fenêtre de sa chambre, Alaïz voit en file indienne, un petit groupe progresser vers la clairière.

Elle enfle rapidement une cape, puis se glisse hors du Château, et se dirige vers le chemin tracé au milieu des arbres.

Elle progresse doucement, se cachant d'arbre en arbre, le plus discrètement possible.

Alaïz entend des voix et des rires très proches. Elle écarte les branches d'un arbre, puis observe la clairière.

Un cercle formé de silhouettes en robes noires et aux visages masqués se tiennent sous un immense chêne.

Une silhouette s'avance solennellement au centre du cercle. Elle porte une sorte de pipeau à ses lèvres, et se met à jouer l'air le plus curieux, et le plus doux qui ait jamais été entendu.

Là-dessus une autre silhouette se détache et donne les mains aux autres membres du groupe. Elle élargit le cercle et commence une danse.

Cette danse débute lentement, la ronde bouge d'abord dans un sens, puis dans l'autre.

Bientôt le rythme s'accélère, s'enhardit, et les pensées mélancoliques d'Alaïz sont chassées en regardant l'étrange danse.

Le rythme s'accélère, engendre les imaginations les plus folles, et les plus extravagantes de l'esprit pour soulever l'espoir, et pour bannir toute crainte.

Les silhouettes tirent dans une direction, puis dans l'autre. Tout en dansant, elles se tiennent solidement par la main.

Alaïz a l'impression de voir des formes, et des couleurs dans l'air. Les couleurs les plus vives, les formes les plus torturées que ses yeux aient jamais contemplées.

Elle a l'impression de s'unir à la Terre, au même titre que les autres silhouettes.

Alaïz lève la tête, et rencontre le regard de Pierre. Il n'est pas loin d'elle, et ne la quitte pas des yeux, le visage dénué de toute expression.

Il s'approche d'elle, et repousse une mèche qui vient de tomber sur son visage. Elle sent un délicieux picotement au contact de ses doigts.

Il la prend délicatement par la nuque, et l'attire à lui. Elle ferme les yeux, et leurs lèvres se rencontrent en un baiser comme Alaïz n'en a jamais connu. C'est comme s'il l'enveloppait dans la chaleur des sentiments qu'il éprouve pour elle. Elle se sent comme ivre.

Elle peut à peine ouvrir les yeux. Pierre la secoue légèrement, et lui dit avec douceur :

– Je vous en supplie. Contentez-vous de me faire confiance. Rentrez maintenant.

– Mais !!!

– Rentrez ! Ne restez pas ici ! La suite ne vous concerne pas ! Partez ! lui dit-il brusquement.

Par simple réflexe, Alaïz se retourne, et se met à courir en direction du Château. Son cœur bat la chamade.

Troublée, elle regagne rapidement sa chambre. Elle est presque arrivée, lorsque dans l'escalier, elle rencontre une vieille femme. Ses yeux brillent étrangement dans son visage buriné.

– Bonsoir, lui lance Alaïz, en se dirigeant vers la porte de sa chambre.

– Vous ne devriez pas être dehors à une heure pareille, lui déclare la vieille femme sur un ton menaçant.

Alaïz comprend qu'elle ne plaisante pas. Elle regarde la vieille femme indécise.

La vieille femme secoue la tête, puis s'éloigne et disparaît dans l'escalier.

Toujours tremblante, Alaïz se glisse à l'intérieur de sa chambre. Son cœur bat à tout rompre.

Il se passe des choses décidément trop bizarres dans la forêt de Quéribus.

Pendant ce temps là, Pierre est retourné auprès de l'étrange ronde.

Visiblement, les silhouettes masquées prennent beaucoup de plaisir à danser, car la ronde ne s'interrompt pas, et ne semble susciter chez elles la moindre fatigue.

Il ressent une joie immense, tout heureux de se trouver parmi elles, et ne pensant plus qu'à participer lui-même à la joie collective.

Il s'avance vers les danseurs, saisit la main de la première silhouette masquée qui passe à sa portée et entre dans la ronde.

Comme les autres, il devient déluré et joyeux, prêt à continuer sans fin cette ronde enchantée.

Il réalise que les silhouettes masquées ont enlevé leurs vêtements un à un. Leurs nudités lui sont révélées.

La ronde reprend. Elle est prise de frénésie. Une jeune fille à la peau d'une pâleur saisissante s'approche de lui, touche son bras et l'entraîne à l'écart.

Dans la lueur rouge et mouvante des feux de la fécondité, hommes et femmes répondent à l'irrésistible appel à la Vie.

A la fenêtre de sa chambre, Alaïz n'a pas envie de dormir. Elle admire le ciel étoilé, imaginant l'énergie intense qui fait battre en cet instant le sang et le cœur de tous les couples de Quéribus.

Tous à la fois.

Cette vision la torture et la fascine.

Toutes ces femmes offertes cette nuit à l'ardeur de tous ces hommes.

Tous ces hommes, toutes ces femmes s'étreignant.

Tous et toutes, sauf elle... condamnée à la solitude.

En un instant le désir flambe et la nuit devient rouge.

En dessous d'elle, la forêt résonne de soupirs et de gémissements, de râles de plaisir et de chuchotements.

Pierre. Où est-il ? Avec quelle femme ?

Elle. Elle est là, à l'attendre. Rêvant à ses mains. Vou-
lant se livrer à lui corps et âme.

Une rage folle l'envahit.

Où sont les irrésistibles forces vitales qui doivent
les souder l'un à l'autre, les soulever, les emporter au-
delà d'eux-mêmes ?

Baignée dans l'or pâle et doux de la lune, Alaïz
est seule. Avec un soupir, elle ferme les yeux, et ses
pensées volent vers lui.

Pourquoi se sent-elle ainsi éprouvée ? Elle avait
été courtisée et aimée par Renaud et Guillaume, mais
ils s'étaient écartés devant ce visage qui la hante tant,
devant cet homme ténébreux qui la fait frissonner en
attente.

Préférant n'importe quelle distraction aux fantai-
sies de son esprit, Alaïz se met à arpenter sa chambre.

La bataille dure encore. Son esprit n'en peut plus
de peser tour à tour les arguments de la raison.

Avec humeur, elle retourne à son lit, s'y allonge,
ferme les yeux, bien déterminée à dormir. Mais elle
avait goûté le plus doux des nectars. Elle connaissait
les muscles longs et durs de ses cuisses, la solidité de
son dos, son ventre plat et ferme, sa force.

Elle rouvre les yeux. Elle le veut de tout son
corps, son âme et son cœur.

Alaïs se lève de nouveau, et s'habille d'une
longue tunique blanche. Elle descend doucement l'es-
calier et sort du Château.

La pluie a légèrement adouci la température. L'atmosphère est plus respirable.

Alaïz peut sentir le doux parfum des fleurs mélangé aux odeurs de la terre détrempée. L'herbe fraîche est humide sous ses pieds nus.

Elle s'éloigne du Château. Elle erre sous les arbres dans l'obscurité.

Et brusquement, il est là devant elle.

– Alaïz ? C'est vous ! murmure-t-il la reconnaissant. Que faites-vous ici ?

– Je n'arrivais pas à trouver le sommeil.

Maintenant, que ses yeux se sont habitués à l'obscurité, Alaïz voit distinctement son profil : l'arête fine du nez, et au-dessus de la ligne sombre des sourcils, le front barré d'une mèche rebelle.

Il s'approche d'elle d'un souple mouvement. Doucement, il soulève son menton. Les lèvres d'Alaïz s'ouvrent quand il la prend dans ses bras. Sa bouche s'appuie sur la sienne, chaude, possessive, et elle joint les mains sur sa nuque.

Il lui enlève sa tunique et l'étend sur le sol. Tous deux se couchent, les doigts entrelacés.

Alaïz sent monter en elle une irrésistible pulsion. Toute à lui, elle est dans ses bras, et plus rien n'existe au monde que ses mains sur elle.

– Soyons homme et femme ensemble comme le veut Naâs, supplie-t-elle.

Il la serre encore plus fort, s'appuie sur le coude et regarde avec émerveillement le visage qui est en-dessous du sien.

Puis plongeant dans ces yeux verts, il se penche avec dévotion vers elle.

Emergeant du sommeil, Alaïz craint un moment d'avoir rêvé, mais elle sent le corps de Pierre mêlé au sien.

La passion de son compagnon enflamme sa mémoire. Autant quand il n'était pas là, elle souffrait de désir et de frustration, autant quand elle lui appartenait, l'union était totale et exaltante.

Il bouge contre elle. Il respire doucement contre son cou. Elle baisse les yeux et rencontre les siens. Leurs lèvres se joignent à plusieurs reprises comme si chaque baiser était meilleur.

Ils se séparent, puis s'étreignent avec une chaleur qui leur fait oublier ce qui n'est pas l'autre.

Soudain, des éclairs zèbrent le ciel. La pluie tambourine les feuilles des arbres. La brise apporte l'odeur fraîche de l'averse.

Ils sont tous deux mouillés, mais encore dans l'admiration de leur félicité.

– Venez Alaïz, il nous faut rentrer.

Il la prend dans ses bras, embrasse ses cheveux mouillés, sa joue, lui caresse les lèvres avec les siennes. Puis sa bouche descend à la naissance des seins.

Alaïz sent la passion la gagner de nouveau. Une caresse, un baiser, un regard même, et c'en est fait d'elle.

– Quelle folie est-ce-là ? se demande-t-elle. Était-elle une gourgandine toujours affamée d'attentions amoureuses.

Il y a un éclair au-dessus de leur tête, et presque aussitôt un coup de tonnerre assourdissant.

Les yeux agrandis par la peur, Alaïz se précipite dans les bras de Pierre.

Le vent hurle, le tonnerre s'acharne, les éclairs jaillissent

– Vite ! Courez !

Alaïz s'élançe vers le Château, arrive hors haleine, et se plaque contre la porte. Pierre n'est qu'à un pas d'elle, et tout en tâtonnant pour faire fonctionner le loquet, il cherche à la protéger avec tout son corps de la pluie qui tombe maintenant avec force.

Portant Alaïz dans ses bras, il entre et referme la porte d'un coup d'épaule.

Ils sont tellement absorbés l'un par l'autre, qu'ils ne se doutent pas qu'un peu plus loin la silhouette mouillée d'une jeune fille s'est arrêtée.

Elle voit le couple échanger un long baiser avant que la porte du Château ne se referme sur eux.

Il est tard. Une jeune fille blonde s'arrête et parcourt d'un regard inquiet autour d'elle. Elle a la sensation d'être observée, mais elle ne distingue rien.

Une ombre se détache de la nuit et s'avance vers elle. Elle est dissimulée par une longue robe noire et un masque cache ses traits.

– J'ai des nouvelles pour vous, dit la jeune fille. Je connais une jeune néophyte qui vous intéressera.

L'homme se contente d'une brève inclinaison de tête, et il disparaît dans la nuit...

Chapitre 8 : L'emprisonnement

Le soleil est haut dans le ciel.

Alaïz et Pierre longent lentement les bords du lac, jouant comme des enfants, en jetant des petites pierres dans l'eau.

Puis, ils s'élancent dans le soleil, heureux, s'arrêtant parfois pour reprendre leur souffle, cueillir une fleur, respirer les innombrables et mystérieuses senteurs dont l'air est rempli.

Le paysage étincelle sous le soleil, et de légers nuages blancs s'effilochent dans le ciel.

De chaque feuille, de chaque brin d'herbe, de chaque fleur, monte une présence amicale et complice. Innombrables, elles forment autour d'eux, un univers vibrant et chaleureux en harmonie parfaite avec l'indicible instant de bonheur qu'ils vivent d'être là.

Lorsqu'enfin, ils sortent de leur bienheureuse torpeur, le soleil est déjà bien bas, et les ombres s'allongent.

– Ce chemin n'est-il pas sacré ? s'inquiète Alaïz tandis qu'ils poursuivent leur chemin.

– Non ! Il n'est interdit que lors des grandes fêtes. Aujourd'hui, vous pouvez m'y accompagner sans crainte.

Autour d'eux, la brume se lève en vagues laiteuses, et Alaïz se demande non sans anxiété s'il s'agit là du brouillard dû à l'humidité qui accompagne le coucher du soleil ou un rideau de brume qui enveloppe le lieu du rituel.

– Là ! dit Pierre, derrière ces arbres. C'est là !

Alaïz voit au milieu de la clairière, deux grandes pierres debout.

Elle lève un regard interrogateur vers lui. Il lui explique :

– Ces pierres levées sont les lieux où les Adorateurs de Naâs pratiquent les rituels. Elles sont construites pour attirer le pouvoir sur la terre, pour le canaliser et l'appriivoiser, en faire un outil bienfaisant plutôt qu'une force souvent trop puissante et peut être destructrice.

– Là-bas, je vois une lueur orangée. C'est quoi ?

– On dirait un feu. C'est étrange !

En s'approchant, ils entendent des voix. Ils se cachent derrière un arbre pour observer la clairière.

Un cercle formé de silhouettes en robes noires et aux visages masqués se tiennent sous un immense chêne.

L'une d'elles, parmi les plus grandes, tient un poulet décapité au-dessus d'une coupe en cuivre. Elle rit tandis que le sang de l'animal s'écoule.

Alaïz grimace. Elle sent un liquide amer monter le long de sa gorge. Elle dirige son regard vers Pierre. Il est très pâle et semble pétrifié.

Soudain, un des participants se met à taper sur un tambour, lentement, tranquillement, puis le rythme irrégulier adopte une allure plus rapide.

L'angoisse d'Alaïz redouble. Elle ouvre la bouche, essayant de prendre une goulée d'air comme pour éviter d'être étouffée par les nombreux esprits qui s'emparent d'elle.

Les battements de tambour s'intensifient.
Alaïz tend désespérément les bras vers Pierre. Elle appelle au-secours en hurlant.

– S'il-vous-plaît ! Ne les laissez pas me prendre.
Et puis, d'un seul coup, tout s'obscurcit.

Pierre se demande ce qui vient de se passer. Un banc de brouillard venu de nulle part l'enveloppe et l'aveugle.

Il essaye d'agripper Alaïz, qui l'instant d'avant ne se trouvait qu'à quelques centimètres de lui, mais ses mains ne rencontrent que le vide. Il ne voit plus qu'un voile blanc tourbillonnant.

– Alaïz ! crie-t-il.

Pas de réponse.

Les roulements du tambour montent crescendo, puis un silence de mort s'abat sur l'endroit.

La brume devient à présent plus épaisse, presque compacte. Il tâtonne autour de lui, espérant toucher la jeune fille, puis la brume se dissipe aussi vite qu'elle est venue.

Il voit de nouveau distinctement au alentour. Il scrute les environs avec incrédulité.

Alaïz a disparu. Les Adorateurs de Naâs se sont également volatilisés. Il n'y a plus rien dans le bois, à part des braises fumantes, et des éclaboussures de sang sur le sol.

Alaïz reprend lentement conscience avec un terrible mal de crâne qui l'assaille.

En ouvrant les yeux, elle est aveuglée par une puissante lumière. Elle les referme aussitôt. Couchée sur le ventre, elle constate que sa joue s'appuie contre

quelque chose de froid et d'humide. Elle respire et sent l'odeur familière de l'herbe.

Reprenant ses esprits, elle essaye de comprendre comment elle est arrivée là.

Elle se rappelle vaguement avoir vu les Adorateurs de Naâs, et puis plus rien. Un trou noir.

Alaïz ouvre de nouveau les yeux avec précaution, et regarde d'où provient la lumière. Un feu brûle à quelques mètres d'elle. Elle inspecte les lieux et voit sur le sol des traînées qui semblent être de la rouille... ou plutôt du sang.

Elle se rend compte que l'on s'agite autour d'elle. Grimaçant de douleur à cause de son mal de crâne, elle tourne la tête pour voir de quoi il s'agit, mais un tas de bois réduit son champ de vision.

Surmontant la douleur, elle se tortille afin de se placer de manière que les bûches ne lui cachent plus la vue. Elle fait un effort pour se concentrer sur les silhouettes qui bougent dans son champ de vision, à une courte distance d'elle.

Deux silhouettes apparaissent et l'empoignent fermement par les bras.

L'une d'elle lui passe une lanière de cuir au cou. Ses poignets sont attachés.

Ses longs cheveux tombent en désordre sur ses épaules, cachant la moitié de son visage.

Tirée par la laisse, elle est amenée devant un homme. Alaïz est soumise à son examen. Elle frissonne de dégoût quand de sa main poilue, il lui prend le menton, et lui tourne la tête de tous côtés comme s'il évalue un chef d'œuvre.

– C’est une jolie fille, glousse-t-il.

Il tire sur la laisse et traîne ainsi Alaïz jusqu’à un trou dans le sol.

A sa surprise, il la détache. Puis, jetant une échelle dans le trou, il lui fait signe de descendre.

Alaïz se hâte d’obéir et descend dans un puits sombre. Elle lève les yeux, se demandant ce qu’on attend d’elle.

L’échelle est retirée et une grille de fer est placée sur le trou.

A la lumière qui filtre d’en haut, Alaïz regarde autour d’elle. Elle se tient sur un tas de gravats.

Un trottinement dans l’obscurité lui fait l’effet d’une douche d’eau glacée.

Un petit cri aigu se fait entendre.

Baissant la tête, elle voit un gros rat s’avancer vers elle. Alaïz tente d’atteindre la grille, un sanglot s’échappe de sa poitrine.

Un rire sardonique éclate en haut, et puis elle entend des pas s’éloigner.

Dans l’ombre, le rat l’observe. Elle crie :

– A l’aide ! Quelqu’un !

Quelques temps plus tard, l’homme soulève la grille et la jette de côté.

Il distingue Alaïz dont le visage pâle est déformé par la peur. Il s’agenouille et se penche pour lui tendre une main. Elle la saisit avec une force désespérée. Il la hisse et la tire à ses côtés.

Elle s’agrippe à lui et pleure contre sa poitrine. Soudain, comme une marionnette dont on vient de couper les ficelles, elle s’effondre.

L'homme la contemple à ses pieds. Il se penche et la charge comme un paquet sur son épaule.

Alaïz est réveillée par le chant d'un oiseau.

Elle lève la tête. Ses yeux sont encore gonflés par les larmes qu'elle a versées.

Elle met un instant avant de pouvoir faire le point. Une fois sa vision devenue claire, elle sait que rien n'a changé. Elle est toujours seule, mais elle ne sait pas où elle se trouve.

Une brise agite les feuilles au-dessus de sa tête. Alaïz frissonne de froid. Elle se recroqueville en position fœtale.

Elle est pratiquement aphone, tant elle avait appelé à l'aide lorsqu'elle était prisonnière dans le puits.

Une grosse larme vient rouler sur sa tempe, et elle réprime les sanglots qui l'étouffent.

Soudain, l'homme est devant elle.

Alaïz se redresse et s'avance vers lui. Elle a à peine fait un pas que l'homme l'arrête d'un geste de la main.

– Non ! Il faut que vous restiez là ! dit-il d'une voix ferme.

– Que voulez-vous dire ! demande-t-elle déconcertée.

– C'est ici que vous allez rester jusqu'à... explique-t-il d'un ton neutre.

– Jusqu'à ce quoi ? hurle-t-elle.

Il se retourne et part, laissant derrière lui une Alaïz glacée d'effroi.

Elle se précipite vers lui, mais il est déjà passé sous une arche taillée dans la haie.

– Je vous en prie !

Il se retourne et lui jette un regard dénué de toute expression.

Alaïz relève le menton pour ne pas avoir l'air d'être intimidée, et arrive à la haie.

Un instant, elle croit qu'il va la laisser partir, qu'elle est libre, mais lorsqu'elle désire passer sous l'arche, la chose la plus bizarre, la plus incompréhensible, et la plus effrayante lui arrive.

Elle s'est cognée dans un mur qui n'existe pas !

Ayant retrouvé son équilibre, elle touche son front où une bosse se forme déjà, puis regarde tout autour d'elle.

– Est-elle devenue folle ? Il n'y a rien, et pourtant elle s'est cognée à quelque chose.

Les larmes aux yeux, elle se tourne vers son tortionnaire.

– Pourquoi ?

– Je vous l'ai dit. Vous ne pouvez pas partir, répond-il calmement.

Alaïz est prise de panique. Elle avance de nouveau d'un pas et heurte encore un obstacle. Invisible mais dur.

– Non ! C'est impossible !

Elle tourne les talons et s'enfuit vers le fond du jardin. Là, elle est aussi arrêtée par un obstacle invisible.

Désespérée, elle le longe en tâtonnant, cherchant vainement une sortie. Rien !

Se rendant compte qu'elle est à nouveau prisonnière, que ce cauchemar est réel, elle avance vers la

haie où se tient son tortionnaire sans le quitter des yeux.

Les mains dans les poches de sa longue robe noire, il la regarde simplement venir, le visage impassible.

Son air glacé la rend folle de rage.

– Vous ne pouvez pas me faire ça ! hurle-t-elle, en retenant ses larmes. Vous ne pouvez pas me garder ici !

L’homme tourne les talons et disparaît de la vue d’Alaïz, la laissant seule, sans aucun espoir de pouvoir s’échapper.

Elle est assise dans l’herbe, et regarde le soleil descendre avec le sentiment douloureux qu’il entraîne sa vie dans sa chute.

Plus il décline, plus elle se sent abandonnée.

Finalement, le soleil disparaît à l’horizon laissant dans le ciel une magnifique traînée d’un rose brillant. Alaïz soupire, c’est la première fois qu’elle se sent incapable d’apprécier la beauté d’un coucher de soleil.

Elle remonte les genoux sous le menton.

Le ciel est complètement noir maintenant.

Elle se recroqueville sur l’herbe avec une douleur lancinante dans le crâne et une autre, beaucoup plus cruelle au fond du cœur.

Alaïz passe les trois jours suivants inerte, couchée dans l’herbe, brisée, entièrement vidée de toutes forces.

La tension extrême de ce qu’elle a vécu les derniers jours est encore présente dans son corps en lettres de feu. Seul son sang bat faiblement à ses

tempes comme le rappel d'une obsédante et douloureuse présence.

Depuis quelques jours, elle recevait peu de nourritures, et à cause de son jeûne, elle avait en vain à plusieurs reprises tenté de se lever. Trop faible, elle avait dû aussitôt se recoucher.

Pourtant ce matin là, l'homme lui ordonne de se lever. Elle obéit. Malgré elle, elle se lève donc, puis se traîne plus qu'elle ne marche à la suite de son tortionnaire.

Entrant dans une grotte à sa suite, Alaïz s'immobilise interdite. Pierre est là. Un sourire illumine son visage, et Alaïz sent sourdre en elle la colère.

– Vous ! crie-t-elle. Misérable !

Avant que son tortionnaire ne puisse intervenir, elle s'empare d'un bâton qui traîne sur le sol, et le lance de toutes ses forces à la tête de Pierre.

Il se baisse pour éviter le coup avec un éclat de rire. Elle saute sur lui les griffes en avant.

Il la saisit aux poignets, et la presse brutalement contre lui. Vaincue, elle se met à pleurer, et se laisse tomber au bord de l'épuisement...

Chapitre 9 : La néophyte

Pierre lui saisit les poignets durement, la maintenant loin de lui, plantant ses yeux dans les siens.

Il ne dit rien, et appuie sur ses bras, la forçant à s'agenouiller devant lui. Il lui fait mal, broyant ses bras dans l'étau d'une poigne violente.

Alaïz courbe la tête, lui offrant sa nuque soumise, les bras retenus au-dessus d'elle, douloureusement tendus. Elle sent son étreinte se resserrer sur sa nuque, insistante.

Elle ne veut plus lutter contre lui. Elle n'en a plus la force, ni le désir. Ses yeux s'emplissent de larmes. Lasse, vaincue par la fatigue, elle ne bouge plus.

Sous la risée des deux hommes présents, Pierre la charge comme un paquet sur son épaule, et la porte ainsi jusque dans une chambre qui se trouve être libre. Alaïz est épouvantée par l'obscurité, et l'odeur de la pièce.

Elle se cramponne désespérément à lui. Il la dépose sur le sol.

A la lumière d'une torche qui éclaire la triste pièce, elle porte son regard sur le capharnaüm qui y règne.

Un lit étroit avec une pailleasse, et des draps usés occupe un coin de la pièce. De l'autre côté se trouve un baquet de bois.

Alaïz a un frisson de dégoût, elle ne désire rien tant pour le moment qu'un bain et un lit.

Dans le silence de la chambre, elle entend alors frapper timidement à la porte.

Une jeune femme se tient là, avec deux seaux pleins d'eau chaude.

Malgré l'étrangeté de sa situation, Alaïz retire sa tunique, et prend place dans l'eau chaude du baquet. Elle ne se fait pas prier, impatiente d'effacer les souillures de son horrible mésaventure.

Installée dans le baquet fumant, elle soupire d'aise, se détendant réellement au contact de l'eau bienfaisante. Elle ferme les yeux de bien-être. Sa frayeur passée s'estompe.

Le temps se dissout lentement dans la chaleur de l'eau.

Contrecoup de l'immense émotion qu'elle a connu, une douce torpeur l'envahit qu'elle ne souhaite combattre.

Elle va s'assoupir lorsqu'elle sent un contact contre elle.

La même jeune femme vient de se dévêtir, et se glisse dans l'eau du bain, tenant une éponge à la main. D'autorité, elle entreprend de passer l'éponge sur le corps d'Alaïz, massant d'abord ses épaules, pour descendre doucement.

Puis elle fait signe de lui présenter son dos qu'elle commence à masser doucement.

Alaïz se laisse faire, les paupières mi-closes, se livrant au savoir-faire de la jeune femme.

Les mains de celle-ci glissent sur son corps, n'omettant aucune partie, prenant le plus grand soin de la toilette qu'elle lui prodigue.

Soudain, la jeune femme sort du bain, puis tendant la main vers Alaïz, elle lui fait signe de quitter la douceur chaude de l'eau.

Elle abandonne presque à regret le baquet, et frissonne tout de suite, tant la différence de température la saisit.

Le jeune femme l'entoure immédiatement d'une pièce de tissu, et entreprend de lui frictionner vivement le corps pour la réchauffer.

Le séchage qui a dans un premier lieu été fort énergique, se transforme petit à petit en caresses lascives par-dessus le tissu.

Alaïz repousse légèrement la jeune fille. Elle se sent vidée et épuisée. Elle désire dormir, se dirige vers le lit, et s'y étend.

Son visage se détend, et elle ne bouge plus. Endormie.

La lumière qui envahit la pièce réveille Alaïz. Sans consentir à ouvrir les yeux, elle se réfugie sous le drap pour retrouver le sommeil.

Encore endormie, elle frémit à la caresse d'une main sur son dos.

Elle s'étire paresseusement, et ne parvient pas à s'extirper de cette demi-conscience où elle se trouve. Elle entend une voix riieuse.

— Bonjour Alaïz. Je crois que vous avez bien dormi.

– Hélas ! réplique-t-elle. Pourquoi faut-il revenir en enfer !

– Il ne s’agit pas de la réalité. Je vous accorde qu’elle n’est pas brillante.

Elle se lève, et cherche quelque chose pour se couvrir. Pierre la suit des yeux. Alaïz lui lance un coup d’œil soupçonneux.

Il s’approche d’elle, et la saisit aux épaules.

– Alaïz, vous serez ma soumise, lui dit-il avec fermeté. Vous vous montrerez douce et aimante, et si vous désobéissez, vous serez punie. Vous serez ma soumise, m’entendez-vous ?

Et sans ménagement, il la jette sur le lit.

Elle s’affaisse sur le drap, allongée sur le ventre. Il grimpe sur son dos, l’immobilisant, et se saisissant des cordes se trouvant dans la poche de sa robe de bure, il l’entrave écartant ses cuisses et ses bras.

Elle est crucifiée sur le lit, offrande obscène à son désir.

Il s’écarte un peu du lit, saisit la cravache dans sa main, et la fait siffler dans l’air.

La cravache siffle en fendant l’air, et s’abat sur les fesses d’Alaïz. Le premier coup la fait tressauter, lui arrachant un feulement de douleur. C’est comme une lame incandescente s’enfonçant dans ses chairs, irradiant la douleur dans son épine dorsale.

Elle se mord les lèvres, et se cambre en arrière.

Il abat encore la cravache, y mettant toute sa force. Abattant encore, et encore la longue tige de cuir tressé sur les fesses d’Alaïz, la zébrant de longues balafres rouges d’où commence à perler un peu de

sang. Le corps d'Alaïz se tord sous les coups, se cabre et se détend.

Un instant, elle espère une trêve, un retour à la normale, puis elle cesse d'espérer, de se défendre, de tirer sur les liens qui la retiennent.

Elle est en larmes. Elle est cris. Elle est feu.

Elle s'entend hurler. La voix cassée, tandis que la cravache cingle sa peau sans répit.

Alaïz est immergée dans un Univers de couleurs vives qui s'impriment en flashes dans son esprit, dans les spasmes qui la secouent.

Elle est sous les coups, et elle est les coups.

Elle est sang, et elle n'est plus.

Pierre lève un bras tremblant, et laisse tomber la cravache au sol.

Il s'avance vers le lit, et caresse doucement le corps allongé d'Alaïz. Celle-ci sanglote doucement, gémissante.

Les doigts de Pierre effleurent les multiples stries qui la couvrent.

De l'au-delà de la douleur où elle se trouve, Alaïz perçoit un doux effleurement sur sa peau martyrisée, ses tremblements s'espacent. Sa respiration s'apaise, et ses râles s'estompent. Les larmes coulent doucement, libératrices, calmes. Son corps se détend peu à peu.

Elle gémit doucement, reprend conscience.

Elle est encore soumise aux vagues de douleurs qui irradiant de ses chairs.

Alaïz sent qu'on détache ses poignets, les caresse, effleure ses bras, revient sur son dos brûlant.

Elle soulève la tête, et se force à accommoder sa vision perturbée par l'intensité des sensations qu'elle vient d'expérimenter.

Elle reconnaît Pierre penché sur elle. Elle frémit, et referme les yeux.

– Reposez-vous, lui dit-il, et il quitte la pièce.

Alaïz ouvre les yeux, le cœur battant, cherchant à se repérer dans l'espace et le temps.

Alors, tout lui revient avec une douloureuse acuité. Les yeux levés vers le plafond, les images défilent en cinémascope dans sa tête avec zoom sur les moments les plus intenses, les plus cruciaux.

Son cœur cogne douloureusement.

Elle demeure clouée au fond du lit par ses réminiscences affolées.

Il lui faut sortir du lit.

Elle se redresse lentement, et passe une main exploratrice sur ses fesses, sur ses épaules, et sent les boursouflures des cicatrices dues aux coups de cravache.

Du sang séché couvre encore son corps, et la douleur est toujours présente.

Elle se lève, et en passant devant un miroir, son reflet l'effraye. Ses yeux verts sont immenses, cernés. Son teint trop pâle, et ses chairs profondément marquées par des zébrures rouges.

Elle désire prendre un bain pour oublier cette vision, pariant sur l'eau chaude pour lui redonner un air plus humain.

En sortant du baquet, elle se sent beaucoup mieux, et son image lui confirme son impression. Son teint a repris une teinte normale, et les marques sur son corps sont un peu atténuées.

Elle se sent mieux. Apaisée, oubliant le choc ressenti.

C'est alors que Pierre pénètre dans la chambre. Le regard d'Alaïz brille dans la pénombre. Elle est assise sur le lit, et le regarde avancer. Il s'assied à ses côtés, et l'attire doucement à lui, la serrant dans ses bras. Il embrasse son front en silence. Ils restent ainsi un long moment.

Il soupire, et l'observe.

– On va bientôt venir vous chercher Alaïz. On va venir vous chercher, et vous irez avec cette personne. Il faudra accéder à toutes les demandes, et quels que soient vos sentiments, vos émotions, ne dites rien. Faites ce que l'on attend de vous.

Les larmes glissent silencieusement des paupières d'Alaïz. Elle se sent anéantie, et sent son désespoir se muer en colère, en une rage froide, aveugle, et sourde.

Elle se met à cogner le torse de Pierre. Les poings serrés, en sanglotant. Et elle martèle sa poitrine avec toute la violence dont elle se sent capable.

Un toussotement retentit soudain dans la pièce. Une jeune femme se tient à la porte, elle a sur son bras une longue tunique blanche. Elle dit :

– Vous êtes attendue pour le début de la cérémonie. Il est temps de vous préparer.

Pierre, qui lui maintient les poignets d'une main ferme, la repousse, la tenant à bout de bras, et lui dit :

– Elle a raison. Allez-vous faire belle. Je vous attends en bas.

Et il sort sans dire un mot de plus.

Le crépuscule, qui s'annonce fait monter en elle une anxiété incompréhensible, et c'est les mains tremblantes qu'elle se tient devant la tunique déposée sur le lit.

Elle l'enfile. Et sort dans le couloir obscur et enfumé. Elle pousse une porte, et se baisse pour pénétrer dans la salle.

Pierre se trouve là avec deux autres hommes qu'elle ne connaît pas. Ils ont tous une robe noire, mais ne portent pas de masques.

Alaïz est conduite à une table brillamment éclairée par des bougies.

Lorsqu'elle est assise, une jeune femme sert le vin. L'homme qui préside en bout de table, lève son verre et boit en disant un serment :

« Dans cette sombre salle d'une éternelle nuit. Nous, tes fidèles Adorateurs, jurons sur notre vie de vouer tous nos jours au culte de Naàs »

Ce que les autres convives saluent par des vivats en levant leur coupe à leur tour.

Ensuite, la jeune femme apporte le dîner, et pendant celui-ci la beuverie se poursuit.

Alaïz picore négligemment dans son assiette. Elle sait qu'elle boit trop, mais les vins se succèdent tous plus somptueux les uns que les autres.

Le dîner fini, et la table desservie l'homme qui préside se lève pour demander à l'assemblée de regarder Alaïz

– C'est elle la néophyte !

Alaïz est assise, comme transie. Elle frissonne et ouvre les oreilles. Elle est concernée par une cérémonie qui se tiendra dans trois jours.

Elle ne sait pas bien à quoi s'attendre, si ce n'est que ce serait certainement une expérience très humiliante, et peut être douloureuse.

Elle en avait déjà eu un avant-goût.

Elle sait que dans trois jours, elle allait être l'esclave sexuelle de Pierre, sa propriété, sa chose.

Alaïz le regarde.

Ses yeux verts le toisent avec tristesse jusqu'au moment où il lui fait signe de quitter la pièce.

Elle suit une jeune femme qui la mène vers sa chambre. Elle entend la porte se refermer sur elle, et ne peut réprimer un frisson d'angoisse lorsqu'elle entend le bruit de la clé scellant sa porte.

Alaïz se laisse tomber sur le lit, la tête dans l'inconfortable coussin rembourrée de paille.

Terrassée par ce qui l'attend, elle sombre quelques temps dans une somnolence perturbée de rêves...

Chapitre 10 : La soumission

Alaïz est tirée du sommeil par une sensation de vive inquiétude, de drame irrémédiable.

Elle ouvre les yeux, le cœur battant.

C'est aujourd'hui que son initiation a lieu, et après plusieurs épreuves, elle allait peut être accéder au rang d'Adoratrice de Naâs.

Elle se sent bouillir d'inquiétude.

Une femme pénètre dans la cellule et dépose un vêtement sur le lit. Il s'agit d'une ample robe blanche sous laquelle Alaïz ne doit pas porter la moindre lingerie.

A peine a-t-elle revêtu sa robe, que la même jeune femme se présente pour annoncer qu'un cheval l'attend en bas.

Pierre est déjà là. Il dépose une cape sur ses épaules.

– Merci, murmure-t-elle.

Il lui prend la main, et lui fait descendre l'escalier menant vers la pelouse où se tient un cheval.

Il l'aide à monter en selle, et l'instant d'après les voilà partis à travers la campagne sans qu'il lui ait dit le moindre mot de tout ce temps.

Lorsqu'ils sont proches de la destination, il sort d'une poche un mouchoir de soie écarlate, et avec une vive sollicitude, il demande à Alaïz de se bander les yeux elle-même.

Il prend les rênes de son cheval, et ils continuent leur chemin.

Au bout d'un moment, les chevaux s'arrêtent. Il l'invite à ôter son bandeau.

Ils se trouvent devant une église en ruine, curieusement nichée dans le flanc d'un coteau, et entourée par des chênes.

Pierre lui indique d'un signe de tête l'entrée de l'édifice.

Un frisson parcourt les épaules d'Alaïz, tant cette construction lui paraît symboliser l'image de sa souffrance à venir, mais elle est allée trop loin pour céder à des craintes oisives.

Derrière lui, elle avance dans un passage bas et voûté aboutissant à un tunnel taillé à même la pierre. Cela ressemble à des grottes sombres et humides, illuminées çà et là par des cierges solitaires.

Leurs pas résonnent sur la dalle humide, et lorsque Alaïz trébuche, Pierre lui prend le bras, et d'une voix railleuse lui dit :

– Allons ! Il n'y a rien à craindre ici !

Froide consolation pour elle, car plus ils s'enfoncent dans les entrailles de la terre, plus grandit sa terreur.

Au loin, elle distingue des murmures bas de rires masculins, mêlés à d'autres plus aigus de femmes.

Ils poursuivent jusqu'à un pont jeté sur une rivière ténébreuse. L'ayant traversée, il lui dit :

– Mettez ceci !

Il sort un collier de cuir dont l'anneau brille dans la pénombre. Il le lui tend.

Avant de prendre le collier, Alaïz marque un arrêt. Elle le prend, et le referme autour de son cou.

Prisonnière volontaire. C'est elle qui se pare de son attribut de soumission.

Pierre lui enlève la cape des épaules, et lui dit :
– Attendez ici !

Le carillon de l'église se fait entendre.

Un cercle fermé de silhouettes en robes noires et aux visages masqués se tiennent dans une immense salle.

L'une d'elles, parmi les plus grandes, lève les mains et s'adresse à l'assemblée :

– Mes amis, il est l'heure. Voici le début de nos réjouissances.

L'impérieuse silhouette se dirige dans le fond de la salle, vers les grandes tentures de velours rouges. Elle est suivie par les autres silhouettes noires.

Là, sous la lumière de dizaine de chandeliers trône une estrade.

Au centre de celle-ci pend un sling de cuir noir munis de sangles, mais aussi de diverses cordes et poulies.

D'un signe de la main, l'impérieuse silhouette appelle quelqu'un.

Soudain Alaïz fait son apparition. Elle est tirée par une chaîne, sans lui laisser le loisir de discuter ou de résister.

Elle est exhibée comme une marchandise.

Ses longs cheveux roux tombent en désordre sur ses épaules, cachant à moitié son visage aux yeux des curieux.

Tirée par la chaîne, Alaïz est amenée devant l'impérieuse silhouette noire, et soumise à son examen.

Elle en frissonne de dégoût.

Elle n'ose plus bouger par crainte de la suite des événements. Elle sent une peur sourde au creux du ventre. Tout cela la tétanise.

A travers ses mèches de cheveux, elle observe la salle, et son cœur fait un bond lorsqu'elle découvre le sling, que la lueur des bougies rend plus menaçant encore.

Elle est déchirée entre fascination, et envie de s'enfuir.

La silhouettes s'approche d'elle, et arrache sa tunique, dévoilant son corps nu.

Il laisse glisser sa main sur les fesses d'Alaïz. Puis l'abat sur sa peau nue en un claquement sonore.

Il laisse retomber sa main deux, trois fois sur les globes soyeux offerts.

Un instant ces yeux se portent sur elle. Il y lit la crainte.

Brusquement, il l'entraîne vers l'estrade.

Il lui sangle les poignets, et les chevilles avant d'entourer sa taille du harnais de cuir.

Il se tourne vers elle, sort un bandeau de sa poche, et l'aveugle. Alaïz plonge dans l'obscurité sous le bandeau.

Puis se tournant, il actionne le sling et le fait monter doucement.

Alaïz est soulevée du sol.

Un autre chuintement, et elle est allongée à l'horizontale, bras et jambes écartés.

Elle chavire, autant à cause du mouvement impulsé par le sling, autant à cause de cette lente plongée dans un Univers où les sensations, les perceptions sont autres, démultipliées.

Elle est là, offerte et ouverte.

Il regarde sa poitrine monter, et descendre au rythme de sa respiration saccadée, chaotique.

Liée et aveuglée, plus que jamais soumise. Elle tremble et palpite sous les balancements du sling, et son esprit tour à tour se noie dans les sensations, et les interrogations lancinantes.

Son tortionnaire la regarde, ondulante, vibrante. Il s'empare d'une bougie, et verse de la cire brûlante sur son ventre et ses seins.

Il brûle son corps bouillonnant. Il est le générateur de sa douleur.

Arc-boutée dans ses attaches, Alaïz a un spasme de douleurs. Elle secoue les entraves du sling, tous les muscles tendus.

Le feu de la cire chaude pénètre sous son épiderme comme une pointe incandescente.

Elle pousse un rugissement étouffé, et sent monter en elle une nouvelle violente et irrépressible poussée de douleurs.

Exsangue, haletante. Elle perd le sens du temps et de l'espace.

Elle est ouverte, offerte, sans résistance. Elle râle, et se tord dans les entraves.

Il lui semble que son corps éclate tant la violence des émotions, du ressenti la surprend, la prend toute, ne lui laisse plus de répit.

Son tortionnaire immobilise le sling. Les liens qui enserrent le haut de son corps se tendent, la relevant doucement.

Elle est sur ses pieds, les bras relevés au-dessus de sa tête.

Haletante, elle se maintient aux chaînes, essayant de deviner ce qui allait lui arriver maintenant.

Son tortionnaire observe la scène.

D'une main, il saisit une cravache, la soupèse, jauge la poignée, son équilibre. Il la fait tourner doucement dans sa main, tout en marchant autour d'Alaïz.

Il a une prédilection toute particulière pour la cravache. Il aime sa précision.

Il s'approche d'Alaïz, fait siffler la cravache dans l'air, et l'abat vivement sur elle.

La cravache la cingle, laissant une marque rouge de son passage sur une fesse.

Alaïz se cabre, mais déjà la cravache retombe sur sa peau, marquant son autre fesse de striures.

Il abat sa cravache ainsi une dizaine de fois sur elle.

Elle frémit et palpite, halète et crie.

Elle tremble et brûle.

Le feu qui avait dévoré son bas-ventre est dans ses reins maintenant, et se propage en ondes de douleurs dans sa moelle épinière, dans toutes ses terminaisons nerveuses.

A chaque coup, son corps s'arc-boute.

Alors qu'elle est sur le point de renoncer à la douleur, un étrange sentiment l'envahit.

Elle a atteint sa limite.

Elle se noie dans le sifflement de la cravache, dans la douleur qui irradie, dans l'éblouissement de ses sens.

Elle ne sait que grogner, geindre, étouffer, râler, et mordre ses lèvres.

Elle se voit flotter dans un espace vide, et ignore ce qu'elle éprouve.

A l'autre extrémité de la douleur, elle découvre une porte ouvrant sur un autre niveau de conscience où plus rien n'existe.

C'est une sensation où elle s'annihile totalement, où elle perd sa volonté propre.

Elle s'abandonne entièrement à cette sensation.

Elle cesse de sentir son corps, et entre dans un état où n'existent ni désir, ni peur... seulement une mystérieuse paix.

Il cesse d'abattre sa cravache un instant, avant de s'approcher d'elle.

Il effleure ses fesses douloureuses, caresse doucement de sa cravache ses cuisses, remonte sur ses seins dont il agace les bouts un instant.

Elle sent qu'on détache ses poignets.

Une femme se penche sur elle.

Elle lui caresse doucement les cheveux, écartant les mèches qui mangent son visage.

Alaïz ne la regarde pas, les yeux fixes, les mains tremblantes.

La femme lui fait boire un verre d'eau. Alaïz sent le breuvage s'infiltrer entre ses lèvres crispées, emplir sa bouche, s'insinuer dans ses entrailles.

Ses mâchoires, crochetées par la douleur et le stress se détendent d'un coup, tandis qu'une boule de chaleur s'intensifie dans son ventre, irradiant tout son corps. Ses muscles se relâchent.

Une délicieuse ivresse s'empare d'elle.

Elle a envie de rire, stupidement, sans trop savoir pourquoi. Sa situation ne lui apparaît plus dans sa dimension tragique, mais comme distanciée et secondaire.

Elle semble basculer dans un délire schizophrène. Elle s'entend rire, et celui-ci est pathétique.

Soudain, tout s'obscurcit autour d'elle, et elle se sent tomber au milieu d'une densité enténébrée...

Chapitre 11 : L'initiation

Alaïz s'éveille lentement dans la pénombre de sa chambre.

Avant d'ouvrir les yeux, elle prend conscience des ombres qui l'entourent.

Une angoisse sans nom la submerge. Ainsi, c'est fait. Elle a basculé de l'autre côté.

Elle fait glisser sa main sur son corps. Elle frissonne. Les images de la veille tournent dans sa tête.

Elle se lève en chancelant, comme ivre, et regarde son corps.

Les marques ont quasiment disparu de sa chair, tout juste reste-t-il quelques traces rosâtres des longues balafres qu'elle avait reçues la veille.

Elle soupire.

Elle est là, ruminant de sombres pensées. Lorsque Pierre pénètre dans la pièce. Son regard brille.

Alaïz est debout, et le regarde avancer.

Il s'approche d'elle, et l'attire doucement à lui, la serrant dans ses bras.

Il enfouit sa bouche dans ses boucles rousses, laissant glisser ses lèvres sur son cou.

Alaïz se laisse aller à ses caresses.

Elle ferme les yeux, et s'abandonne, basculant sa tête contre lui cherchant son contact, la chaleur de sa peau.

Elle a faim de ses caresses. Un appétit douloureux, ardent, qui lui donne envie de hurler comme une louve.

Elle râle sous les baisers, de plaisir et d'impatience mêlés. Elle chavire dans un abîme de sensations démultipliées.

Une main exigeante prend son visage, caresse ses cheveux.

Une voix chaude, grave, mélodieuse et autoritaire résonne à son oreille.

– Ouvrez les yeux Alaïz ! Regardez-moi !

Frissonnante, elle décille les paupières, et ses yeux rencontrent ceux de Pierre. Immenses gouffres d'ombre. Luisants, ardents et magnétiques.

– Comprenez-vous maintenant Alaïz ! L'initiation n'est pas facile, et si vous désirez être l'élue de Naâs, il faut encore vous livrer, vous abandonner. Acceptez de voir ce que je suis et donnez-vous entièrement ! Devenez l'égale de Naâs.

La voix poursuit sa mélopée envoûtante.

Les baisers brûlent sa chair. La bouche de Pierre prend la sienne et une langue intrusive, enveloppante et exigeante s'empare de la sienne dans un baiser dévorateur.

Et la voix poursuit insidieuse et ensorceleuse.

– Venez Alaïz ! Donnez votre acceptation. Venez Alaïz ! Une femme ne se connaît que lorsqu'elle atteint ses limites.

La nausée la saisit. La pièce tourne autour d'elle. Elle referme les paupières, le front perlé de sueurs. Elle opine de la tête, le désir dévorant ses entrailles.

Elle supplie après ces mains. Elle désire à nouveau connaître la douleur de la cravache. Elle veut tester la limite de la dégradation afin de se retrouver. Elle veut cette appartenance. Elle veut livrer son corps, son âme.

– Vous devez comprendre Alaïz ! lui dit Pierre. La limite de la douleur n'est pas votre limite à vous. Vous pouvez aller au-delà ! Vous devez franchir les frontières de votre corps.

Une main lui prend son visage, lui caresse la joue

– L'art de l'Amour requiert de la technique, de la patience et surtout de la pratique. Il exige aussi de l'audace et il faut aller au-delà de ce qu'il est convenu d'appeler « faire l'Amour ». Vous comprenez Alaïz, lui demande-t-il d'une voix douce.

Il continue :

– Ils vont bientôt venir vous chercher pour la suite de l'initiation Alaïz. Vous êtes prête ? N'oubliez pas ce que je vous ai dit ! Il est temps de vous préparer maintenant, il ne faut pas être en retard.

Il la repousse doucement, la tenant à bout de bras, et lui sourit.

– Ils sont là ! Allez-y Alaïz !

Derrière les silhouettes noires et masquées, Alaïz avance dans le couloir obscur.

Ils descendent le grand escalier, s'enfonçant sous terre, avançant entre les immenses blocs de pierres.

Ils arrivent devant une grande porte de bois ornée d'un serpent. Elle s'ouvre doucement et Alaïz pénètre seule dans la crypte.

La salle voûtée s'orne de piliers de granit, au bout de laquelle trône un immense autel de pierre.

Deux silhouettes noires et masquées se tiennent sur les côtés de l'autel.

Alaïz s'avance le cœur battant d'appréhension et d'impatience.

Elle baisse la tête, afin que ses longs cheveux roux viennent masquer ses yeux, et pour avoir tout le loisir d'observer le décor de la pièce.

Quand elle relève la tête, c'est pour boire le regard d'une des silhouettes. Elle l'observe intensément, et elle reconnaît Pierre.

Une voix vibrante la pénètre. Elle entend le mot « pacte ». Elle imagine la mise en scène d'un sacrifice.

Elle a faim de l'appartenance promise avec Naâs. Elle s'immobilise à un mètre de l'autel.

L'une des silhouettes noires prend la parole :

– Ce soir est l'avant dernière étape. Ce soir, vous allez être initiée à Naâs. Pour ce qui est de l'ultime cérémonie de demain, ce sera celle où vous consommerez le sacrifice, où vous vous lierez définitivement à Naâs, où vous rejoindrez ces Adorateurs, où vous serez l'égal de Naâs, où vous boirez le vin de l'extase, et porterez son fruit.

Une jeune femme s'approche d'elle et lui tend une coupe de vin rouge, corsé et fruité.

La silhouette lui dit encore :

– Buvez Alaïz ! Buvez à Naâs !

Elle boit doucement, laissant couler le vin dans sa gorge.

Abaisant le verre, elle demande :

– Le fruit de Naâs ?

– Oui, demain... vous porterez l'enfant de Naàs. Celui qui continuera le cycle de la vie pour nous tous.

L'homme prend le verre d'Alaïz, et y verse le contenu d'une petite fiole.

– Buvez cet élixir Alaïz. C'est une décoction de quelques plantes aux étranges pouvoirs.

Elle hume le parfum de l'élixir, porte le verre à ses lèvres, et en boit une petite gorgée.

Immédiatement un feu intense lui parcourt les veines, se répandant dans son corps.

Il lui semble que de l'or chaud coule dans ses artères, l'illumine, la purifie, la rend plus forte, plus légère. Une délicieuse ivresse s'empare d'elle.

Le temps semble s'être arrêté.

Elle se sent flotter étrangement entre deux mondes. Derrière ses yeux fermés défilent une succession d'images, des scènes innombrables se bousculent en elle.

Une brise glaciale qui se transforme vite en bourrasque souffle dans la salle.

Alaïz est prise de frissons provoqués par la soudaine arrivée de cette froidure.

Soudain, un énorme serpent noir surgi de derrière l'autel se dresse devant elle.

La monstrueuse chose tourne la tête dans sa direction, ses yeux forment deux têtes d'épingle.

Elle n'a jamais vu de serpents aussi grands.

Elle concentre le moindre atome de son être sur le reptile rampant qui se dresse devant elle, dardant une langue entre ses puissantes mâchoires.

Elle pousse un cri à glacer les sangs, tandis que le serpent s'enroule autour de ses jambes, remontant progressivement, en la serrant de plus en plus fort jusqu'à sa tête, qui seule désormais dépasse.

Elle ne parvient plus à s'extirper d'une demi-conscience. Elle ne ressent plus son corps qui lui adresse des signaux d'une détresse douloureuse.

Elle se sent vide, épuisée, incapable d'ouvrir les yeux. Elle se voit flotter dans un espace vide et ignore ce qu'elle éprouve.

Elle tente d'ouvrir les yeux, mais toute force l'a abandonnée. Un plaisir d'une extraordinaire intensité fait battre son cœur à coups précipités. Puis un malaise l'envahit. Elle sent une main de glace étreindre son cœur dont les battements ralentissent, puis cessent.

Au fond de son lit, Alaïz dort d'un sommeil lourd, traversé de rêves confus.

Quand elle émerge enfin, elle reste longtemps à contempler le plafond. La confusion de ses sens se dissipe peu à peu.

Étendue, immobile, les yeux grands ouverts, Alaïz ne cherche pas le sommeil. Sereine et légère, son âme vagabonde dans les sphères éthérées d'une nuit qui ne semble pas prendre fin.

La journée s'écoule lentement.

Alaïz attend sur son lit. Elle est étendue, les bras croisés sur sa poitrine, comme une gisante.

Elle se sent brisée, entièrement vidée de toutes ses forces. La tension extrême de cette nuit, ses visions, sont encore vrillées dans son corps en lettres de feu.

Seul son corps bat faiblement comme le rappel d'une obsédante et douloureuse présence.

Une jeune femme s'avance, elle porte une coupe qu'elle offre à Alaïz. Elle boit lentement son contenu. Il a un goût étrange, sucré, et amer à la fois.

Derrière ses yeux fermés, défile une succession d'images. En elle, se dévide sans fin le cycle éternel de la vie.

Le temps est devenu transparent.

Des scènes innombrables se bousculent en elle.

La même jeune femme revient chercher Alaïz qui, les yeux rivés sur ses visions intérieures se laisse emmener sans opposer la moindre résistance.

La nouvelle lune brille, éclairant de sa pâle lumière le sentier qui se perd dans la forêt.

Une silhouette silencieuse parcourt le chemin, les cheveux dénoués, la tunique ouverte, les pieds nus. C'est Alaïz, qui se dirige vers les pierres rituelles.

Perdue dans sa méditation, elle n'a aucune notion du temps, ni de l'espace.

Elle attend l'extase, cet instant bienheureux où son esprit, son corps, tout son être s'empliraient de la présence de Naâs, où elle deviendrait son instrument et sa voix.

Elle s'arrête près des pierres rituelles.

Elle sait que c'est là qu'elle est sur le point de rencontrer son destin.

Une vieille femme commence à la préparer pour la cérémonie. Elle la déshabille et lui peint sur les avant-bras de mystérieuses arabesques évoquant deux serpents enroulés sur eux.

La préparation d'Alaïz est achevée.

Elle ressent l'atmosphère sacrée de la cérémonie rituelle des Adorateurs de Naâs.

Elle fait quelques pas dans l'herbe humide de rosée, et se fige soudain en voyant au loin un homme dont le corps est entièrement nu.

– C'est lui, songe Alaïz, qui ressent au fond d'elle-même jusque dans les fibres les plus secrètes de son être cette évidence. C'est lui !

Elle se trouve entre les grandes pierres levées.

Une quiétude insolite, une atmosphère d'attente indéfinissable a pris possession de cette partie de la forêt.

Déjà l'esprit d'Alaïz évolue ailleurs dans un autre monde aux frontières indéfinies.

Une aveuglante lumière danse devant ses yeux. Elle ne distingue plus ni les êtres, ni les choses, mais en perçoit l'essence même.

Soudain, plus rien n'existe en elle.

Elle se laisse aller sur le dos, et ferme les yeux. Elle n'a aucun effort à faire pour s'imaginer dans les lueurs rouges et mouvantes des feux de la fécondité, hommes et femmes, qui répondent à l'irrésistible appel de la Vie.

Déjà l'homme entrevu un peu plus tôt se profile jusqu'à elle. Entièrement nu lui aussi, il approche silencieusement, la virilité triomphante.

L'heure est venue pour Alaïz d'ouvrir les bras à celui avec lequel elle partagera l'hieros gamos.

Soumise et consentante, elle tend les mains vers lui et l'attire à elle, guidant ses gestes.

Eblouie et éperdue, elle accueille en gémissant doucement la vie qui pénètre en elle.

Tous deux, unis dans une même et fulgurante étreinte, s'abandonnant avec exaltation aux irrésistibles pulsions qui les broient.

La fièvre s'empare de leurs corps.

Les deux corps rivés l'un à l'autre dans les ténèbres, livrés à une ardeur sans cesse renouvelée, continuent de brûler d'un feu inextinguible.

Ils ondoient, ondulent.

Leurs corps atteignent une délicieuse transe au bord de l'implosion.

Ils sont emportés tous deux par une houle irrésistible, celle des grandes pulsions de la Vie.

Ils glissent enfin dans le paradis éphémère de toutes les félicités.

L'union est totale et exaltante.

Lorsqu'enfin l'inconnu s'endort, elle est anéantie de bonheur. Elle ne ressent plus ni angoisse, ni honte, gagnée par un indicible sentiment de plénitude et de fierté.

En se donnant à cet inconnu, elle vient de découvrir une partie d'elle-même qu'elle ne connaissait pas.

Lovée dans les bras de cet homme, les yeux fermés, elle a l'impression de naître une seconde fois.

La lumière réveille Alaïz.

Encore assoupie, elle frémit à la caresse d'une main, ouvre les yeux, et reconnaît Pierre penché sur elle. Se redressant sur son séant, elle regarde étonnée autour d'elle.

Elle se trouve sur son lit, dans sa chambre.

Elle se frotte les yeux en cherchant quelque chose d'un air égaré. Mais il n'y a rien. Rien que le visage rieur de Pierre et son regard chaud, et doux sur elle.

Elle lui jette un regard effaré.

– Ce n'était qu'un songe ? lui demande-t-elle.

Pierre la regarde tendrement et lui dit :

– Vous avez compris maintenant Alaïz ?

– Oui, dit-elle, le regard brillant.

Il lui soulève les avant-bras et elle y voit des serpents tatoués s'enroulant jusqu'au repli du coude.

Devant son regard étonné, il lui dit :

– Oui Alaïz, vous avez été l'élue. Vous êtes maintenant une Adoratrice de Naâs.

Alaïz sent contre son flanc le corps de Pierre frémir d'impatience, et sa bouche prendre possession de la sienne. Une langue intrusive, enveloppante s'empare de la sienne dans un baiser dévorateur.

Il se détache un peu d'elle, et de la pointe de sa langue lèche doucement la naissance du cou où bat la carotide.

Alaïz frissonne, remplie d'une émotion qui devient insoutenable.

Il entend son appel et cède à son tour à la tentation merveilleuse.

Ses mains glissent sur ses cuisses nues, les ouvrent sans ménagement, recueillant le suc de son désir. Puis elles s'emparent de ses fesses et les maintiennent largement écartées.

Pierre la soulève, et l'empale sur son membre turgescent.

Alaïz exhale un soupir de douleur, et se cambre sous la pénétration. Elle est totalement envahie par le sexe dur et invasif qui prend possession de ses entrailles, la fouillant au rythme démentiel qu'impulsent les mains rivées à ses fesses.

Elle se livre de tous ses sens exacerbés à cette invasion douloureuse, exigeante et implacable.

Elle sent sa raison l'abandonner et pourtant elle en veut encore.

Son corps se tord, se démène.

Elle halète sous le désir de l'emprise, et la montée d'un inconcevable plaisir.

Elle n'est plus que vertige douloureux et sa chair répond aux assauts de Pierre en longs spasmes de plaisirs.

Elle sent le sexe durcir en elle, l'envahir totalement.

La volupté l'emporte dans un brasier incandescent. Sa tête bascule en arrière, et elle hulule sa jouissance.

Elle sent le sexe vibrer en elle des pulsations du plaisir, et sent le flot de sa semence se répandre dans ses entrailles.

Alaïz se tord, soubresauts spasmodiques sur le pal qui ne la quitte pas, qui continue à pulser en elle. Retenue par les mains de Pierre qui enserrant ses hanches.

Une ombre dense l'enveloppe, lui faisant perdre tout repère, tandis que des flashes multicolores éclatent dans sa tête.

Perdue, Alaïz ne sait plus si elle gémit ou si elle est silencieuse, si elle s'envole ou tombe, si elle se ferme ou s'ouvre.

Elle geint.

Elle touche aux bords de l'abîme.

Ses ongles lacèrent les flancs de Pierre.

Elle brûle, et il brûle.

Il tremble, et elle tremble.

Au creux de leurs reins jaillissent mille sources, mille cascades, mille cataractes.

Et soudain, une sorte de lumière a explosé en Alaïz. Elle n'est plus elle-même, mais un être infiniment supérieur à tout ce qu'elle connaît.

Toute sa vie, elle avait compris l'Amour comme une sorte d'esclavage consenti. C'est un mensonge ! La liberté n'existe que lorsque l'Amour est là.

Celui qui se donne totalement, qui se sent libre, aime infiniment.

Elle a rencontré ses démons, et ses ténèbres.

Elle est allée au bout.

Elle a tout expérimenté.

Elle sait maintenant qu'elle peut trouver ses limites à travers l'Amour, et non la douleur.

Dans la chambre, le silence est retombé.

Ils reposent, immobiles, apaisés, les yeux mi-clos, les mains enlacées, et un sourire radieux sur les lèvres.

FIN

Les ouvrages de Carine Geerts

Ishtar Terra – les Editions Brumerge – 2007



Il y a plus de cinq mille ans, dans une plaine limoneuse et fertile ; un peuple, grâce à son génie et sa culture, a jeté les bases d'un empire qui domina tout le Proche-Orient antique. Babylone et Ishtar en incarneront à jamais la puissance et la gloire. La civilisation mésopotamienne, effacée de notre souvenir par un énorme séisme déclenché par une météorite, ressurgira miraculeusement de son linceul de terre et de poussières, sur la planète Vénus, rebaptisée plus tard, à juste titre : « Ishtar Terra ».

Mundélé – Les Editions Brumerge - 2008



Cet ouvrage est le récit d'un homme dont l'échelle des valeurs a été bouleversée au contact d'autres hommes et d'autres femmes, de qui tout le sépare: les origines comme les préoccupations. C'est l'histoire d'une quête, celle de Willy Thijs, qui décide brusquement de tout abandonner: argent, métier et prérogatives sociales... pour repartir à zéro et vivre auprès des Pygmées Babingas.

Il ne savait pas qu'il allait ressentir palpiter la Vie, grâce à une jeune Pygmée Aimée Bizi Bazouma et qu'elle allait lui faire connaître le Bonheur Véritable, empreint de Pureté et d'Harmonie.

Il ne savait pas qu'il allait devoir repartir en Belgique, dégoûté, meurtri et poursuivi par l'opprobre de la société bien pensante des Belges au Congo.

Tillia Tépé – Les Editions Brumerge - 2009

Carine Geerts
Tillia Tépé



Zorah est perse, elle a quinze ans et n'a jamais connu son pays autrement qu'en guerre.

Assez grande pour être soumise aux codes religieux ordonnés par les chiites; Zorah va subir les pressions familiales pour la forcer à se marier.

Battue par son mari Khushal Khat-tak; c'est désespérée, qu'elle décide de s'enfuir du domicile conjugal pour rallier la cause de l'ordre des Hashashins du Qa'im et des adeptes du mouvement bahaïste.

C'est auprès du poète Omar Khayyâm, que Zorah va découvrir l'Amour mais aussi les Rubaïyates mystiques permettant d'accéder au fabuleux et inestimable trésor de Tillia Tépé que les hommes du Qa'im ont caché dans la forteresse d'Ifahan, avec les écrits sacrés de Baha'u'llah qui déstabiliseront les bases du chiïsme par leurs idées libérales et révolutionnaires.

Damna – Les Editions Brumerge – 2010

Carine Geerts
Damna



Alaïz de Foix est une jeune femme d'une irrésistible beauté, aux lèvres pleines de promesses, mais le sexe comme l'Amour reste pour elle une énigme.

Pour découvrir le sens sacré de sa sexualité, elle devra trouver le chemin de la réconciliation avec elle-même. Elle devra apprendre à se connaître et pour y arriver, aller au bout de ses limites, s'annihiler totalement, perdre la conscience de son égo, de ses désirs, de sa volonté propre. Elle devra rencontrer ses démons et ses ténèbres, aller au bout des choses. Tout expérimenter dans le domaine de l'Amour pour accéder au sacré...

Golgotha – Les Editions Brumerge - 2011

Carine Geerts
Golgotha



Meryem Goldstein découvre à la mort de son père un précieux manuscrit. Celui-ci est écrit en araméen, et représenterait la véritable source écrite par l'évangéliste Marc sur la Passion du Christ, rédigé dans les jours qui suivirent la crucifixion.

Gardienne des écritures, Meryem va devoir se méfier de tout le monde, et sans le savoir, elle partira à la rencontre des mystères de la vie et de la mort de Jésus.

Si ce manuscrit se révèle véridique, c'est l'Église de Rome qui tremblera sur ses fondations.

Vous pouvez suivre l'actualité littéraire de Carine Geerts sur son site internet :

<http://carine-geerts.skynetblogs.be>

Imprimé par : SoBook
45, rue Rollin
59100 – ROUBAIX